Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

THÉATRE

DE

SCHILLER

BIBLIOTECA DE FILOSOFIA Y LETRAS
MADRID

UNIVERSIDAD COMPLUTENSE
5324202782

30.176

Abbeville. — Imp. de T. Jeunet, rue Saint-Gilles, 108.

R. 227.034 FA 11754 89 Sch 3 -2 F

THÉATRE

DE

SCHILLER

TRADUCTION NOUVELLE

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR M. X. MARMIER.

TROISIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

BIBLIOTECA DE FILOSOFIA Y LETRAS MADRID

TROISIÈME SÉRIE.

Le Camp de Wallenstein.
Les Piccolomini.
La Mort de Wallenstein.
La Fiancée de Messine.
Guillaume Tell.

UNIVERSIDAD CENTRAL BIBLIOTECA DE LA FACULTAD DE FILOSOFIA Y LETRAS

PARIS.
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
39, RUE DE L'UNIVERSITÉ.

1855

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

GUILLAUME TELL.

PERSONNAGES.

HERMANN GESSLER, lieutenant de l'empereur à Schwitz et Uri.
WERNER, baron d'Attinghausen, seigneur banneret.
ULRICH DE RUDENZ, son neveu.
WERNER STAUFFACHER, **CONRAD HUNN**, **ITEL REDING**, **JEAN AUF DER MAUER**, **JORG DE HOFE**, **ULRICH DE SCHMIDT**, **JOST DE WEILER**, **WALTHER FURST**. — habitants de Schwitz.
GUILLAUME TELL, **ROSSELMANN**, le curé, PETERMANN, le sacristain, KUONI, le berger, WERNI, le chasseur, RUODI le pêcheur, — habitants d'Uri.
ARNOLD DE MELCHTHAL, CONRAD BAUMGARTEN, MEIER DE SARNEN, STRUTH DE WINKELRIED, NICOLAS DE FLUE, BURKHARDT DE BUHEL, ARNOLD DE SEWA, — habitants d'Unterwald.
PFEIFER, de Lucerne.
KUNZ, de Gersau.
JENNI, jeune pêcheur.
SEPPI, jeune berger.
GERTRUDE, femme de Stauffacher.
HEDWIG, femme de Tell, fille de Furst.
BERTHE DE BRUNECK, riche héritière.
ERMENGARDE, MATHILDE, ÉLISABETH, HILDEGARDE, — paysannes.
WALTHER, GUILLAUME, — fils de Tell.
FRIESHARDT, LEUTHOLD, — soldats.
RODOLPHE DE HARRAS, écuyer de Gessler.
JEAN LE PARRICIDE, duc de Souabe.
STUSSI, le messier.
LA TROMPE D'URI.
UN MESSAGER DE L'EMPIRE.
UN PIQUEUR de corvée.
UN MAITRE TAILLEUR DE PIERRE, DES COMPAGNONS, DES MANŒUVRES.
UN CRIEUR PUBLIC.
DES RELIGIEUX.
DES CAVALIERS de Gessler et de Landenberg.
DES PAYSANS ET DES PAYSANNES des trois cantons.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Les rochers escarpés qui bordent le lac des Quatre-Cantons, en face de Schwitz. Le lac forme un golfe en s'avançant dans les terres. Une cabane est bâtie non loin du rivage ; un pêcheur conduit sa barque sur l'eau. Au-delà du lac, on aperçoit des prairies vertes, des villages et les métairies de Schwitz éclairées par les rayons du soleil. A gauche, on voit les pics des montagnes entourés de nuages ; à droite, dans l'éloignement, les glaciers. Avant que le rideau se lève, on entend le ranz des vaches et le bruit harmonieux des clochettes des troupeaux, qui se prolongent encore après que la toile est levée.

LE PÊCHEUR *chante dans sa barque, sur l'air du ranz des vaches.* « Le lac est riant, il invite à se baigner. » L'enfant dormait sur le rivage vert ; il entend un son » doux, comme celui de la flûte, comme la voix des » anges dans le paradis, et, lorsqu'il s'éveille dans une » heureuse volupté, l'onde baigne sa poitrine, et une » voix sortant du fond des eaux lui dit : Cher enfant, » tu es à moi ; je te surprends dans ton sommeil, je » t'attire dans ma demeure. »

LE BERGER, *sur la montagne, variation du ranz des vaches.* « Adieu, pâturages, prairies dorées par le soleil ; » les bergers doivent se quitter, l'été s'en va. Nous gra- » virons la montagne, nous reviendrons quand le cou- » cou se fera entendre, quand les chants résonneront, » quand la terre se couvrira de fleurs, quand au joli » mois de mai les petits ruisseaux couleront. Adieu, » pâturages, prairies dorées par le soleil ; les bergers » doivent se quitter, l'été s'en va. »

LE CHASSEUR DES ALPES *paraît sur le haut des rochers, et chante une autre variation.* « Le tonnerre retentit dans » les montagnes, le sentier est ébranlé, le chasseur

» poursuit sans crainte sa route où plane le vertige; il » s'avance hardiment sur les champs de glace. Là, nul » printemps ne brille, nul rameau vert n'apparaît. A » ses pieds est un océan de nuages; il ne reconnaît » plus les cités des hommes, il n'aperçoit le monde » qu'à travers l'ouverture des nuages, et les vertes » campagnes lui apparaissent au-dessous des eaux. » (*L'aspect du paysage change; on entend un bruit sourd dans les montagnes, et l'ombre des nuages flotte sur la contrée.*)

RUODI, *le pêcheur, sort de sa cabane.* WERNI, *le chasseur, descend des rochers.* KUONI, *le berger, s'avance, portant un seau de lait sur les épaules.* SEPPI, *son garçon de ferme, le suit.*

RUODI. Hâte-toi, Jenni, tire la barque sur le rivage; la tempête gronde et s'approche de nous, le pic de Mitène se couronne de nuages, un vent froid sort en sifflant de la caverne, l'orage éclatera sur nous plus tôt que nous le croyons.

KUONI. Voici la pluie, batelier; mes brebis broutent l'herbe avec avidité, et les chiens grattent la terre.

WERNI. Les poissons sautillent, la poule d'eau plonge, l'orage est en route.

KUONI, *à son garçon.* Regarde, Seppi, si le troupeau n'est pas dispersé.

SEPPI. J'entends la clochette de Lisette la brune.

KUONI. Alors, pas une vache ne nous manque, car celle-là vient la dernière.

RUODI. Berger, vos clochettes ont un beau son.

WERNI. Et voilà un beau troupeau. Est-il à vous, camarade?

KUONI. Je ne suis pas si riche. Il appartient à mon gracieux seigneur d'Attinghausen, et il m'a été confié.

RUODI. Que ce collier va bien au cou de cette vache!

KUONI. Elle sait bien que c'est elle qui conduit le

troupeau, et si je le lui enlevais, elle cesserait de manger.

RUODI. Y pensez-vous, un animal sans raison...

WERNI. C'est bientôt dit. Les animaux ont aussi leur raison. Nous le savons, nous autres chasseurs de chamois. Quand ils vont paître, ils placent prudemment devant eux une sentinelle qui dresse l'oreille, et les avertit par un cri aigu de l'approche du chasseur.

RUODI, *au berger*. Retournez-vous maintenant chez vous?

KUONI. La saison des pâturages sur les Alpes est finie.

WERNI. Je vous souhaite un heureux retour, berger.

KUONI. Je vous le souhaite aussi. On ne revient pas toujours de vos excursions.

RUODI. Voilà un homme qui accourt en toute hâte.

WERNI. Je le connais, c'est Baumgarten d'Alzellen.

CONRAD BAUMGARTEN, *hors d'haleine*. Au nom du ciel, batelier, votre canot.

RUODI. Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il de si pressé?

BAUMGARTEN. Détachez le canot, vous me sauvez la vie. Passez-moi de l'autre côté.

KUONI. Ami, qu'avez-vous?

WERNI. Qui donc vous poursuit?

BAUMGARTEN. Hâtez-vous, hâtez-vous, ils sont déjà sur mes pas. Les cavaliers du gouverneur me poursuivent; je suis un homme mort s'ils me saisissent.

RUODI. Pourquoi ces cavaliers vous poursuivent-ils?

BAUMGARTEN. Sauvez-moi d'abord, ensuite je vous le dirai.

WERNI. Vous êtes taché de sang; que s'est-il passé?

BAUMGARTEN. Le bailli de l'empereur qui siégeait à Rossberg...

KUONI. Est-ce lui qui vous fait poursuivre?

BAUMGARTEN. Celui-là ne fera plus de mal, je l'ai tué.

TOUS, *reculant*. Que Dieu vous fasse grâce! Qu'avez-vous fait?

BAUMGARTEN. Ce que chaque homme libre ferait à ma place. J'ai fait usage de mon bon droit sur celui qui a attenté à mon honneur et à ma femme.

KUONI. Est-ce que le bailli a attenté à votre honneur?

BAUMGARTEN. Dieu et ma bonne hache l'ont empêché d'accomplir ses mauvais desseins.

WERNI. Vous lui avez fendu la tête avec votre hache?

KUONI. Oh ! racontez-nous cela ; vous en aurez le temps avant que le canot soit détaché du rivage.

BAUMGARTEN. J'étais à couper du bois dans la forêt, lorsque ma femme accourt dans les angoisses de la mort, et me dit que le bailli est dans ma maison, qu'il a ordonné qu'on lui préparât un bain, qu'il a voulu obtenir d'elle des choses indignes, et qu'elle s'est échappée pour venir me chercher. Là-dessus je m'en vais, et, sans plus attendre, je le frappe dans son bain avec ma hache.

WERNI. Vous avez bien fait; personne ne peut vous en blâmer.

KUONI. Le misérable ! il a reçu ce qu'il mérite. Il y a longtemps que le peuple d'Unterwald lui en devait autant.

BAUMGARTEN. Le fait est devenu public, on me poursuit, et pendant que nous causons... Dieu ! le temps s'écoule. (*On entend le tonnerre.*)

KUONI. Dépêche-toi, batelier ; passe ce brave homme de l'autre côté.

RUODI. Ne partez pas ; un orage terrible s'avance, il faut attendre.

BAUMGARTEN. Dieu puissant! je ne puis attendre ; chaque instant de retard est mortel.

KUONI, *au pêcheur*. Essayez; avec l'aide de Dieu, il faut aider au prochain. Pareille chose peut arriver à chacun de nous. (*Éclairs et tonnerre.*)

RUODI. La tempête est déchaînée. Voyez comme les vagues sont hautes. Je ne pourrai gouverner ma barque contre l'orage et les flots.

BAUMGARTEN *embrasse ses genoux.* Que Dieu vous aide comme vous aurez pitié de moi !

WERNI. Il y va de sa vie ; sois compatissant, batelier.

KUONI. C'est un père de famille, il a une femme et des enfants. (*On entend des coups de tonnerre répétés.*)

RUODI. Comment ! j'ai aussi une vie à perdre, j'ai comme lui une femme et des enfants à la maison. Voyez comme la tempête mugit, comme elle s'avance, comme les vagues s'élèvent du fond du lac. Je voudrais bien sauver ce brave homme ; mais c'est tout à fait impossible, vous le voyez vous-mêmes.

BAUMGARTEN, *à genoux.* Il faut donc que je tombe entre les mains de l'ennemi, et le rivage qui me sauverait est là tout près, en face de moi ! Il est là, mes regards l'atteignent, le son de ma voix y parvient, voici la barque qui m'y porterait, et il faut que je reste ici sans secours et sans espoir !

KUONI. Regardez qui vient ici.

WERNI. C'est Tell de Bürglen.

GUILLAUME TELL, *avec son arbalète.* Quel est cet homme qui implore du secours ?

KUONI. C'est un homme d'Alzellen qui a défendu son honneur, et qui a tué le Wolfenschiessen, le bailli royal qui demeure à Rossberg. Les cavaliers du gouverneur sont sur ses pas ; il prie le batelier de le passer de l'autre côté, mais celui-ci a peur de l'orage et ne veut pas s'y exposer.

RUODI. Voilà Tell, qui sait aussi manier la rame ; il peut vous dire s'il est possible d'entreprendre ce passage. (*Violents coups de tonnerre, le lac mugit.*) Ce serait me jeter dans la gueule de l'enfer. Aucun homme sensé n'oserait essayer ce passage.

TELL. Un brave homme ne songe à lui qu'en dernier lieu. Aie confiance au ciel, et secours l'opprimé.

RUODI. On donne de bons conseils quand on est dans le port. Voici la barque et voici le lac ; essayez.

TELL. Le lac peut s'apaiser, mais non le gouverneur. Tente un effort, batelier.

LE BERGER *et* LE CHASSEUR. Sauve-le ! sauve-le ! sauve-le !

RUODI. Non. Quand ce serait mon frère, mon propre enfant, cela ne se peut. C'est aujourd'hui le jour de Saint-Simon et de Saint-Jude, le lac est en fureur et réclame sa victime.

TELL. Les discours ne servent à rien ; le moment presse, il faut secourir cet homme. Dis-moi, batelier, veux-tu le passer?

RUODI. Non, pas moi.

TELL. Eh bien ! donc, à la garde de Dieu ! Donne-moi le canot ; je veux essayer mon faible bras.

KUONI. Ah ! brave Tell !

WERNI. Voilà qui est digne d'un bon chasseur.

BAUMGARTEN. Tell, vous êtes mon sauveur, mon ange.

TELL. Je vous arracherai à la colère du gouverneur ; mais il faut qu'un autre vous protége contre le danger des flots. Mieux vaut se mettre entre les mains de Dieu qu'entre les mains des hommes. (*Au berger.*) Ami, vous consolerez ma femme s'il m'arrive un accident. J'ai fait ce que je ne pouvais me dispenser de faire. (*Il entre dans le canot.*)

KUONI, *au pêcheur.* Vous êtes un maître, pilote ! ce que Tell va faire, vous n'avez pas osé l'essayer.

RUODI. Des gens qui valent mieux que moi n'imiteraient pas Tell. Il n'y a pas deux hommes comme lui dans les montagnes.

WERNI, *monté sur un rocher.* Le voilà parti. Que Dieu te soit en aide, brave batelier ! Voyez comme la barque danse sur les flots.

KUONI, *sur le rivage.* Les vagues s'élèvent sur le canot... Je ne le vois plus. Mais le voilà qui reparaît. Ce hardi pilote lutte avec force contre la lame.

SEPPI. Les cavaliers du gouverneur accourent.

KUONI. Dieu ! ce sont eux. Il était temps de le secourir. (*Une troupe de cavaliers de Landenberg arrivent.*)

PREMIER CAVALIER. Livrez le meurtrier que vous avez caché.

LE SECOND. Il a pris ce chemin, vous essayeriez en vain de le nier.

KUONI *et* RUODI. De qui parlez-vous, cavalier ?

LE PREMIER CAVALIER *découvre la nacelle*. Ah! que vois-je ? Diable !

WERNI, *d'en haut*. Cherchez-vous celui qui est dans cette barque? Alors courez au galop, vous pourrez encore l'atteindre.

LE SECOND CAVALIER. Malédiction ! malédiction ! il s'est échappé.

LE PREMIER CAVALIER, *au berger et au pêcheur*. Vous lui avez prêté secours, vous devez en être punis. Tombez sur leurs troupeaux, démolissez la cabane, tuez et brûlez.

SEPPI, *s'enfuyant*. O mes agneaux !

KUONI *le suit*. Malheur à moi ! Mon troupeau !

WERNI. Les scélérats !

RUODI, *joignant les mains*. Justice du ciel ! quand viendra le libérateur de cette contrée ? (*Il les suit.*)

SCÈNE II.

A Stein, près de Schwitz. Un tilleul devant la maison de Stauffacher, sur le grand chemin, près du pont.

WERNER STAUFFACHER, PFEIFER DE LUCERNE *arrivent en causant.*

PFEIFER. Oui, oui, maître Stauffacher, comme je vous l'ai dit, ne prêtez pas serment à l'Autriche si vous pouvez vous en dispenser. Restez avec fermeté et courageusement attaché, comme par le passé, à l'empire, et que Dieu garde vos anciens priviléges ! (*Il lui serre cordialement la main et veut s'éloigner.*)

STAUFFACHER. Restez jusqu'à ce que ma femme revienne ; vous êtes mon hôte à Schwitz, et moi le vôtre à Lucerne.

PFEIFER. Merci, il faut que je sois aujourd'hui même à Gersau. Ce que vous pouvez avoir à souffrir de l'avidité et de l'insolence de vos baillis, supportez-le avec patience; cela peut changer promptement, un autre empereur peut arriver au trône. Mais si vous êtes une fois à l'Autriche, c'est pour toujours. (*Il s'éloigne.*)

STAUFFACHER *s'assied avec inquiétude sous le tilleul ; Gertrude, sa femme, le trouve ainsi, s'approche de lui, et le regarde longtemps en silence.*

GERTRUDE. Tu es si sérieux, mon ami? Je ne te reconnais plus ; voilà déjà plusieurs jours que j'observe en silence le sombre chagrin qui sillonne ton front. Une peine muette pèse sur ton cœur ; confie-la moi. Je suis ta femme fidèle et je réclame ma part de tes chagrins. (*Stauffacher lui tend la main sans rien dire.*) Qui peut attrister ton cœur? dis-le-moi. Ton travail est béni, ta fortune est florissante ; tes greniers sont pleins, et tes troupeaux de bœufs et tes chevaux bien nourris sont revenus heureusement de la montagne pour passer l'hiver dans des étables commodes. — Ta riche maison s'élève comme un noble manoir ; les chambres sont revêtues de lambris neufs, disposés avec ordre et symétrie ; ses nombreuses fenêtres la rendent brillante et commode ; elle est ornée d'écussons nouvellement peints, et de sages maximes que le voyageur lit en ralentissant sa marche, et dont il admire le sens.

STAUFFACHER. Cette maison est, il est vrai, commode et bien construite ; mais, hélas ! le sol tremble sur lequel nous l'avons bâtie !

GERTRUDE. Mon Werner, qu'entends-tu par là?

STAUFFACHER. J'étais dernièrement assis comme aujourd'hui sous ce tilleul, songeant avec plaisir que ma maison était achevée, quand le gouverneur arriva de

son château de Kussnacht avec ses cavaliers. Il s'arrêta devant cette maison avec surprise. Moi, je me levai sur-le-champ et je m'avançai respectueusement, comme il convient, au-devant de celui qui représente dans ce pays la puissance de l'empereur. — « A qui est cette maison ? » demanda-t-il avec méchanceté, car il le savait bien. Je réfléchis un instant et je lui dis : — « Seigneur gouverneur, cette maison est à l'empereur, mon maître et le vôtre, et je la tiens en fief. » Il répondit : — « Je gouverne le pays au nom de l'empereur, et je ne veux pas que des paysans bâtissent des maisons de leur propre chef et vivent librement comme s'ils étaient des suzerains de la contrée ; j'aviserai aux moyens de vous en empêcher. » En disant cela, il partit d'un air menaçant et me laissa l'âme soucieuse, songeant aux paroles que ce méchant avait prononcées.

GERTRUDE. Mon cher époux et maître, veux-tu recevoir un honnête conseil de ta femme? J'ai l'honneur d'être la fille du noble Iberg, qui est un homme très-expérimenté. J'étais assise avec mes sœurs, filant la laine dans les longues soirées, quand les principaux du peuple se rassemblaient chez mon père pour lire les chartes des anciens empereurs et discuter sagement sur le bien-être du pays. J'écoutais attentivement leurs paroles sensées, les réflexions de l'homme intelligent, les désirs de l'homme de bien, et j'en ai conservé le souvenir dans mon cœur. Ainsi, fais attention et réfléchis à ce que je veux te dire, car je sais depuis longtemps ce qui te tourmente. Le gouverneur est irrité contre toi et voudrait te nuire, parce que tu es un obstacle à ses désirs. Il voudrait soumettre les habitants de Schwitz à la nouvelle maison princière ; mais, à l'exemple de leurs dignes ancêtres, ils persistent fidèlement à faire partie de l'empire. N'est-ce pas, Werner? Dis si je me trompe.

STAUFFACHER. Il est vrai, c'est là le grief de Gessler contre moi.

GERTRUDE. Il te porte envie, parce que tu as le bonheur de vivre en homme libre sur ton propre héritage, car lui, il n'en a point. Tu tiens cette maison en fief de l'empereur et de l'empire; tu peux le prouver aussi bien que le prince prouve le droit qu'il a de posséder ses terres; car tu ne reconnais au-dessus de toi aucun maître que le premier de la chrétienté. Quant au gouverneur, c'est le cadet de sa maison; il ne possède que son manteau de chevalier, et voilà pourquoi il regarde d'un œil méchant et avec un cœur envenimé le bonheur des honnêtes gens. Il a depuis longtemps juré ta perte; jusqu'ici tu as été préservé... Veux-tu attendre qu'il accomplisse ses mauvais desseins? L'homme sage prend les devants.

STAUFFACHER. Qu'y a-t-il à faire?

GERTRUDE *se rapproche*. Ecoute mon conseil. Tu sais comme tous les gens de bien de Schwitz se plaignent de la rapacité et de la cruauté du gouverneur. Ne doute pas que de l'autre côté du lac, dans le pays d'Uri et d'Unterwald, on ne soit également las de la pesanteur de ce joug; car Landenberg se conduit là-bas aussi durement que Gessler ici. Il ne nous arrive pas une barque de pêcheur qui ne nous apprenne quelque nouveau malheur, quelque violence du gouverneur. C'est pourquoi il serait bien que quelques-uns d'entre vous qui ont de sages idées se réunissent paisiblement pour aviser au moyen de se délivrer de l'oppression. Je crois bien que Dieu ne vous abandonnerait pas et serait favorable à la cause de la justice. N'as-tu pas à Uri un hôte auquel tu puisses librement ouvrir ton cœur?

STAUFFACHER. Je connais là beaucoup de braves gens et de vassaux riches, considérés, qui sont mes amis et peuvent entrer dans mes secrets. (*Il se lève.*) Femme, quel tumulte de pensées périlleuses tu soulèves dans mon cœur paisible! tu me montres à la lumière du jour l'intérieur de mon âme, et ce que je m'interdisais de penser, ta bouche légère le prononce hardiment. Mais

as-tu bien réfléchi à ce que tu me conseilles ? Tu appelles dans cette vallée paisible la discorde farouche et le bruit des armes. Oserions-nous, faibles bergers que nous sommes, entreprendre de marcher contre le maître du monde? Ils n'attendent qu'un prétexte plausible pour lancer sur cette pauvre terre les hordes féroces de leurs soldats, pour y exercer les droits du vainqueur, et, sous l'apparence d'un juste châtiment, anéantir nos antiques franchises.

GERTRUDE. Vous êtes homme aussi, vous savez manier la hache, et Dieu aide les braves.

STAUFFACHER. O femme! la guerre est une calamité terrible ; elle frappe les troupeaux et le berger.

GERTRUDE. On doit supporter les douleurs envoyées par le ciel, mais aucun noble cœur ne supporte l'injustice.

STAUFFACHER. Cette maison que nous venons de construire te plaît ; la guerre terrible la réduira en cendres.

GERTRUDE. Si je croyais mon cœur enchaîné à ce bien passager, j'y mettrais le feu de ma propre main.

STAUFFACHER. Tu crois à l'humanité ; la guerre n'épargne pas même le tendre enfant au berceau.

GERTRUDE. L'innocence a un ami dans le ciel. Regarde devant toi, Werner, et non pas derrière.

STAUFFACHER. Nous autres hommes, nous pouvons mourir en combattant bravement ; mais quel destin est le vôtre ?

GERTRUDE. Le plus faible a aussi un parti à prendre ; un saut du haut de ce pont, et me voilà libre.

STAUFFACHER *se jette dans ses bras.* Celui qui peut presser un tel cœur sur son sein, celui-là peut combattre avec joie pour son foyer et ses troupeaux, celui-là ne craint les soldats d'aucun roi. Je vais de ce pas dans Uri ; j'ai là un hôte, un ami, messire Walther Furst, qui a la même opinion que moi sur ce temps-ci... Je trouverai là aussi le noble banneret d'Atting-

hausen ; quoiqu'il soit d'une naissance élevée, il aime le peuple et honore les anciennes mœurs. Je tiendrai conseil avec eux sur les moyens de nous défendre courageusement contre les ennemis du pays. Adieu, et pendant que je serai loin, conduis avec prudence les affaires de la maison. Donne généreusement au pèlerin qui va visiter la maison de Dieu, au moine pieux qui recueille des aumônes pour son couvent, et ne les laisse partir qu'après avoir bien pris soin d'eux. La maison de Stauffacher n'est pas cachée ; elle s'élève sur le grand chemin comme un toit hospitalier pour les voyageurs qui passent par là. (*Pendant qu'il s'éloigne vers le fond de la scène, Guillaume Tell s'avance avec Baumgarten.*)

TELL, *à Baumgarten.* Maintenant, vous n'avez plus besoin de moi. Entrez dans cette maison, c'est là que demeure Stauffacher, le père des opprimés ; mais, tenez, le voici lui-même... Suivez-moi, venez. (*Ils vont à lui ; la scène change.*)

SCÈNE III.

Une place publique d'Altdorf. Sur une hauteur, dans le fond, on voit s'élever une forteresse qui est déjà assez avancée pour qu'on distingue la forme de l'édifice. La partie la plus reculée est finie ; on travaille sur le devant ; les échafaudages sont dressés, les ouvriers montent et descendent, un couvreur est sur le toit. Tout est en mouvement.

LE PIQUEUR DE CORVÉE, LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRE, DES COMPAGNONS *et* DES MANŒUVRES.

LE PIQUEUR, *avec son bâton, excite les ouvriers.* Allons ! pas tant de repos ! Apportez les pierres, la chaux, le mortier. Quand monseigneur le gouverneur viendra, il faut qu'il trouve l'ouvrage avancé. Vous allez comme des limaçons. (*A deux manœuvres.*) Cela s'apelle-t-il une charge ? Prenez-en le double à l'instant ; comme ces paresseux manquent à leur tâche !

LE PREMIER COMPAGNON. Il est pourtant bien dur d'avoir à porter nous-mêmes les pierres de notre cachot.

LE PIQUEUR. Que murmurez-vous? Mauvais peuple qui n'est bon qu'à traire les vaches et à rôder, dans sa paresse, sur les montagnes!

UN VIEILLARD, *s'asseyant.* Je n'en puis plus.

LE PIQUEUR *le secoue.* Allons, vieux, à l'œuvre!

LE PREMIER COMPAGNON. Vous n'avez donc pas d'entrailles, de forcer ainsi à une rude corvée un vieillard qui peut à peine se traîner?

LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRE *et* LES COMPAGNONS. Cela crie vengeance!

LE PIQUEUR. Pensez à ce qui vous regarde; je fais mon devoir.

LE SECOND COMPAGNON. Piqueur, comment se nommera le fort que nous bâtissons?

LE PIQUEUR. Il s'appellera la servitude d'Uri; c'est ce joug qui vous fera courber la tête.

LES COMPAGNONS. La servitude d'Uri?

LE PIQUEUR. Eh bien! qu'avez-vous à rire?

LE SECOND COMPAGNON. Avec ce petit édifice vous voulez asservir Uri?

LE PREMIER COMPAGNON. Voyez combien de pareilles taupinières il vous faudrait élever l'une sur l'autre pour égaler seulement la plus petite des montagnes d'Uri. (*Le piqueur se retire vers le fond du théâtre.*)

LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRE. Je jetterai dans le fond du lac le marteau qui m'a servi à construire cet édifice. (*Tell et Stauffacher arrivent.*)

STAUFFACHER. Oh! n'ai-je donc vécu que pour voir de telles choses!

TELL. Il ne fait pas bon ici; allons plus loin.

STAUFFACHER. Suis-je dans Uri, sur la terre de la liberté?

LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRE. Ah! si vous aviez vu le cachot qui est sous la tour! Celui qui y sera enfermé n'entendra plus le cri du coq.

STAUFFACHER. O Dieu !

LE TAILLEUR DE PIERRE. Voyez ces bastions, ces contre-forts qui semblent bâtis pour l'éternité.

TELL. Ce que les mains ont élevé, les mains peuvent le renverser. (*Il montre la montagne.*) Dieu nous a donné la forteresse de la liberté. (*On entend un tambour ; des hommes arrivent portant un chapeau sur une perche. Un crieur les suit. Des femmes et des enfants arrivent en tumulte.*)

LE PREMIER COMPAGNON. Que signifie ce tambour? Attention !

LE TAILLEUR DE PIERRE. Pourquoi cette procession de carnaval ? Et que veut-on faire de ce chapeau?

LE CRIEUR. Au nom de l'empereur, écoutez !

LES COMPAGNONS. Silence ! écoutez !

LE CRIEUR. Vous voyez, hommes d'Uri, vous voyez ce chapeau ; on va le placer au haut d'un mât, au milieu d'Altdorf, sur le point le plus élevé. L'intention et la volonté du gouverneur est que ce chapeau soit honoré comme lui-même ; on doit, quand on passera devant ce chapeau, fléchir le genou et se découvrir la tête. Le roi reconnaîtra par là ceux qui lui sont soumis. Quiconque méprisera cet ordre sera puni dans sa personne, ses biens seront confisqués. (*Le peuple éclate de rire, le tambour bat, la troupe passe.*)

LE PREMIER COMPAGNON. Quelle nouvelle extravagance le gouverneur s'est-il donc mise en tête? Nous ! honorer un chapeau ! Dites, a-t-on jamais rien vu de pareil ?

LE TAILLEUR DE PIERRE. Que nous fléchissions le genou devant un chapeau ! se joue-t-il d'un peuple sérieux et respectable ?

LE PREMIER COMPAGNON. Encore si c'était la couronne impériale ! mais c'est le chapeau autrichien, tel que je l'ai vu auprès du trône où nous allons prêter hommage.

LE TAILLEUR DE PIERRE. Le chapeau autrichien ! Prenez

garde ! c'est un piége pour nous livrer à l'Autriche.

LES COMPAGNONS. Aucun homme d'honneur ne se soumettra à cette honte.

LE TAILLEUR DE PIERRE. Venez ; allons nous concerter avec les autres. (*Il se retire au fond du théâtre.*)

TELL, *à Stauffacher*. Vous voyez ce qui se passe. Adieu, maître Werner.

STAUFFACHER. Où voulez-vous aller ? Oh ! ne vous hâtez pas tant.

TELL. Mes enfants ont besoin de leur père ; adieu.

STAUFFACHER. Mon cœur est plein ; je voudrais vous parler.

TELL. Les paroles ne soulagent pas un cœur oppressé.

STAUFFACHER. Mais les paroles pourraient nous conduire aux actions.

TELL. Ce qu'il faut à présent, c'est le silence et la résignation.

STAUFFACHER. Doit-on souffrir ce qui est insupportable ?

TELL. Les tyrans violents sont ceux dont le règne dure le moins. Quand la tempête s'élève, on éteint les feux, les barques rentrent à la hâte dans le port, et l'ouragan terrible passe sur la terre sans causer de dommage et sans laisser de trace. Que chacun vive tranquille dans sa demeure ; on accorde volontiers la paix à ceux qui sont paisibles.

STAUFFACHER. Croyez-vous ?

TELL. Le serpent ne pique pas sans être excité. S'ils voient le pays rester paisible, ils se lasseront eux-mêmes.

STAUFFACHER. Nous pourrions beaucoup, si nous restions unis.

TELL. Celui qui est seul dans un naufrage se sauve plus facilement.

STAUFFACHER. Abandonnez-vous si froidement la cause commune ?

TELL. Chacun ne peut compter sûrement que sur soi-même.

STAUFFACHER. Les faibles qui s'unissent deviennent puissants.

TELL. Celui qui est fort est plus puissant s'il reste seul.

STAUFFACHER. Ainsi la patrie ne pourrait compter sur vous, si, dans son désespoir, elle avait recours à la résistance.

TELL *lui prend la main.* Tell va chercher un agneau tombé dans le précipice ; pourrait-il abandonner ses amis? Mais, quoi que vous fassiez, ne m'appelez pas dans vos conseils, je ne puis ni discuter ni réfléchir longuement. Avez-vous besoin de moi pour une action résolue ? alors appelez Tell, il ne vous manquera pas. (*Ils sortent de différents côtés. Un tumulte subit s'élève autour de l'échafaudage.*)

LE TAILLEUR DE PIERRE. Qu'y a-t-il ?

LE PREMIER COMPAGNON *accourt en criant.* Le couvreur est tombé du toit !

BERTHE *entre suivie de quelques personnes.* Est-il écrasé ? Courez, portez-lui du secours, sauvez-le, si on peut le secourir. Sauvez-le, voilà de l'or. (*Elle jette ses bijoux parmi le peuple.*)

LE TAILLEUR DE PIERRE. Avec votre or !... Vous voulez tout avoir pour de l'or : quand vous avez enlevé un père à ses enfants, un mari à sa femme, quand vous avez répandu la désolation dans le monde, vous croyez tout pouvoir compenser avec de l'or ! Allez, nous étions des gens heureux avant votre arrivée ici ; le désespoir est venu avec vous.

BERTHE, *au piqueur qui revient.* Vit-il encore ? (*Le piqueur fait un signe négatif.*) Oh ! malheureuse forteresse, bâtie par la malédiction ; la malédiction pèsera sur ceux qui l'habiteront.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

La demeure de Walther Furst.

WALTHER FURST *et* ARNOLD DE MELCHTHAL *entrent d'un côté différent.*

MELCHTHAL. Maître Walther Furst!...

WALTER FURST. Si l'on nous surprenait!... Restez où vous êtes. Nous sommes entourés d'espions.

MELCHTHAL. Ne m'apportez-vous point de nouvelles d'Unterwald, point de nouvelles de mon père? Je ne puis supporter plus longtemps de demeurer ici dans l'oisiveté, comme un prisonnier. Qu'ai-je donc fait de si blâmable, pour être forcé de me cacher ainsi qu'un assassin? J'ai brisé avec mon bâton un doigt à un impudent valet qui, par ordre du gouverneur, voulait me ravir sous mes yeux mon plus bel attelage.

WALTHER FURST. Vous êtes trop prompt. Cet homme était au gouverneur, il était envoyé par votre supérieur; vous aviez encouru une punition; quelque pénible qu'elle fût, il fallait la supporter en silence.

MELCHTHAL. Devais-je supporter les paroles insultantes de ce misérable? Si le paysan, dit-il, veut manger du pain, il peut bien s'atteler lui-même à la charrue. Je me suis senti le cœur déchiré, lorsque j'ai vu ce valet détacher de leur joug mes beaux bœufs; ils mugissaient sourdement comme s'ils avaient eu le sentiment de cette injustice, et frappaient de leurs cornes. Alors une juste colère m'a saisi; je n'étais plus maître de moi, et j'ai battu ce messager.

WALTHER FURST. Oh! lorsque nous modérons à peine notre pauvre cœur, comment l'ardente jeunesse pourrait-elle se dompter?

MELCHTHAL. C'est mon père seulement qui m'afflige. Mes soins lui sont si nécessaires, et son fils est loin! Le gouverneur le hait, parce qu'il a toujours défendu noblement la justice et la liberté. Aussi opprimeront-ils

ce vieillard, et personne n'est là pour le défendre d'un affront. Advienne de moi ce qui pourra, je retourne auprès de lui.

WALTHER FURST. Attendez seulement et prenez patience jusqu'à ce qu'il nous vienne des nouvelles d'Unterwald. J'entends frapper, retirez-vous. C'est peut-être un émissaire du gouverneur... Rentrez ; vous n'êtes pas à l'abri des tentatives de Landenberg, car les tyrans se tendent la main.

MELCHTHAL. Ils nous apprennent ce que nous devrions faire.

WALTHER FURST. Rentrez ; je vous appellerai, s'il n'y a rien à craindre. (*Melchthal sort.*) L'infortuné! je n'ose lui avouer le malheur que je pressens. — Qui frappe? Chaque fois qu'on heurte à la porte, j'attends une calamité. La trahison et le soupçon veillent de tous côtés ; les satellites de la tyrannie pénètrent jusque dans l'intérieur des maisons ; bientôt il sera nécessaire d'avoir des verrous et des serrures aux portes. (*Il ouvre, et recule étonné en apercevant Werner Stauffacher.*) Que vois-je? C'est vous, Werner! Eh bien, par le ciel! un digne et cher hôte! Pas un homme meilleur que vous n'a passé sur ce seuil. Soyez le bienvenu dans ma demeure! Qui vous amène ici? Que cherchez-vous à Uri?

STAUFFACHER, *lui donnant la main.* Les vieux temps et la vieille Suisse.

WALTHER FURST. Vous les apportez avec vous. Tenez, je suis content de vous voir : votre aspect seul me réchauffe le cœur. Asseyez-vous, maître Werner... Comment avez-vous laissé Gertrude, votre aimable épouse, la prudente fille du sage Iberg? Tous les voyageurs qui se rendent d'Allemagne en Italie vantent votre maison hospitalière. Mais, dites-moi, si vous venez de Fluelen, n'avez-vous rien observé de nouveau avant d'arriver chez moi?

STAUFFACHER *s'assied.* J'ai vu une nouvelle construction étonnante, et qui ne m'a pas réjoui.

WALTHER FURST. O mon ami! d'un coup-d'œil vous avez tout vu.

STAUFFACHER. Jamais pareille chose n'a existé dans Uri. De mémoire d'homme, il n'y a eu de prison ici et d'autre demeure durable que le tombeau.

WALTHER FURST. Cette construction est le tombeau de la liberté; vous l'appelez par son nom.

STAUFFACHER. Maître Walther Furst, je ne veux point vous le dissimuler, ce n'est pas une curiosité oisive qui m'amène ici. Des pensées pénibles me préoccupent : j'ai laissé l'oppression dans mon canton, et je retrouve l'oppression ici. Ce que nous avons à souffrir est tout à fait insupportable, et l'on ne voit point de terme à cet état. Dès les temps les plus anciens, la Suisse a été libre; nous sommes habitués à être traités avec bonté. Depuis que les bergers parcoururent ces montagnes, jamais on n'a rien vu de semblable à ce qui se passe.

WALTHER FURST. Oui, une pareille conduite est sans exemple, et notre noble seigneur d'Attinghausen, qui a vu encore les vieux temps, pense lui-même que cela ne peut plus se supporter.

STAUFFACHER. Là-bas aussi, à Unterwald, cela va mal. On a exercé une vengeance sanglante : Wolfenschiessen, le bailli de l'empereur, qui demeurait sur le Rossberg, s'est abandonné à d'illégitimes désirs pour la femme de Baumgarten d'Alzellen; il a voulu employer la violence, et son mari l'a tué avec sa hache.

WALTHER FURST. Oh! les jugements de Dieu sont justes... Baumgarten, dites-vous? un homme honnête et doux! Est-il parvenu à s'échapper et à se cacher?

STAUFFACHER. Votre gendre l'a fait passer de l'autre côté du lac, et je le tiens caché chez moi à Stenein. Cet homme m'a appris quelque chose de plus affreux qui s'est passé à Sarnen; le cœur de tout honnête homme doit en saigner.

WALTHER FURST. Dites, que s'est-il passé?

STAUFFACHER. A Melchthal, auprès de Kerns, demeure un honnête homme qu'on appelle Henri de Halden ; ses paroles ont de l'influence sur le peuple.

WALTHER FURST. Qui ne le connaît ? Eh bien ! que lui est-il arrivé? Achevez.

STAUFFACHER. Landenberg, pour punir son fils d'une faute légère, voulait faire enlever les deux meilleurs bœufs attelés à sa charrue; le jeune homme a frappé l'envoyé de Landenberg, et a pris la fuite.

WALTHER FURST, *dans une vive anxiété.* Et le père? Dites-moi, que lui est-il arrivé?

STAUFFACHER. Landenberg a fait sommer le père de lui livrer sur-le-champ son fils, et comme le vieillard jurait avec vérité qu'il n'avait aucune nouvelle du fugitif, le gouverneur a fait venir les bourreaux.

WALTHER FURST *se lève et veut l'emmener de l'autre côté.* Oh! silence ! rien de plus.

STAUFFACHER, *élevant la voix.* « Le fils m'est échappé, a-t-il dit, mais tu es en mon pouvoir... Qu'on le jette par terre, et qu'on lui enfonce une pointe d'acier dans les yeux. »

WALTHER FURST. Dieu de miséricorde!

MELCHTHAL *se précipite dans la chambre.* Dans les yeux, dites-vous?

STAUFFACHER, *étonné, à Walther Furst.* Qui est ce jeune homme?

MELCHTHAL, *dans un état convulsif.* Dans les yeux?... Parlez.

WALTHER FURST. Oh ! le malheureux !

STAUFFACHER. Qui est-il? (*Walther Furst lui fait un signe.*) C'est le fils. Juste Dieu !

MELCHTHAL. Et j'étais loin!... Dans les deux yeux?

WALTHER FURST. Maîtrisez-vous; supportez ce malheur en homme.

MELCHTHAL. C'est par ma faute, c'est à cause de mon emportement... Ainsi aveugle, réellement aveugle, tout à fait aveugle?

STAUFFACHER. Je l'ai dit : le foyer de ses regards est éteint, jamais il ne reverra la lumière du soleil.

WALTHER FURST. Ménagez sa douleur.

MELCHTHAL. Jamais, plus jamais ! (*Il met la main devant ses yeux, et se tait quelques instants ; puis il se tourne vers l'un et vers l'autre, et parle d'une voix étouffée par les larmes.*) Oh ! c'est un noble présent du ciel que la lumière du jour... Tous les êtres, toutes les créatures heureuses vivent de lumière... La plante elle-même cherche avec joie la lumière, et lui il restera dans la nuit, dans l'éternelle obscurité. Le vert gazon ne récréera plus ses regards, il ne verra plus l'émail des fleurs et leur éclat de pourpre. Mourir n'est rien... mais vivre et ne pas voir, voilà ce qui est horrible ! Pourquoi me regardez-vous avec tant de compassion ? Moi, j'ai deux bons yeux, et je ne puis en donner un à mon père aveugle, je ne puis lui donner une étincelle de cet océan de lumière où plongent mes regards éblouis.

STAUFFACHER. Hélas ! il faut que j'augmente encore votre douleur, au lieu d'y remédier. Votre père est plus malheureux encore, car le gouverneur lui a tout ravi, et ne lui a laissé qu'un bâton pour s'en aller nu et aveugle de porte en porte.

MELCHTHAL. Rien qu'un bâton à ce vieillard aveugle ! Privé de tout, même de la lumière du soleil, ce bien des plus pauvres ! Maintenant ne me parlez plus de rester ici, de me cacher ! Quel misérable lâche j'ai été de penser à ma propre sûreté et non pas à la tienne, de laisser ta tête chérie comme gage entre les mains de ce misérable ! Adieu donc, honteuse prévoyance ! Je ne veux plus penser qu'à une vengeance sanglante. Personne ne m'arrêtera ; je veux aller là-bas redemander au gouverneur les yeux de mon père ; je le trouverai au milieu de ses soldats... Que m'importe la vie, si j'éteins dans son sang l'ardeur de mon affreuse douleur. (*Il veut sortir.*)

WALTHER FURST. Restez ; que pouvez-vous contre lui ?

Il est à Sarnen dans son château, et, du haut de sa forteresse imprenable, il se rit de votre impuissante fureur.

MELCHTHAL. Et quand il demeurerait dans les palais de glace du Schreckhorn, ou plus loin encore dans les nuages éternels où se cache le Jungfrau, je m'ouvrirai un chemin jusqu'à lui; avec vingt jeunes hommes résolus comme moi, je renverserai sa forteresse. Et si personne ne veut me suivre; si, tremblant pour vos cabanes et vos troupeaux, vous vous courbez sous le joug de la tyrannie, j'appellerai les bergers de la montagne, et là, sous la libre voûte du ciel, là où la pensée n'a pas encore été altérée, où le cœur est resté pur, je leur raconterai cette épouvantable cruauté.

STAUFFACHER, *à Walther Furst.* Le mal est à son comble... Voulons-nous attendre jusqu'à l'extrémité?

MELCHTHAL. Quelle extrémité avons-nous encore à craindre, quand la prunelle des yeux n'est même plus en sûreté dans son orbite? Sommes-nous donc sans défense? Pourquoi avons-nous appris à tendre l'arbalète et à manier la hache pesante? Chaque créature trouve un moyen de défense dans l'angoisse du désespoir : le cerf épuisé s'arrête, et montre à la meute son bois redoutable; le chamois entraîne le chasseur dans l'abîme; le bœuf lui-même, ce docile serviteur domestique de l'homme, qui courbe patiemment sa large tête sous notre joug, se relève si on l'irrite, agite sa corne puissante, et lance son ennemi dans les airs.

WALTHER FURST. Si les trois cantons pensaient comme nous trois, nous pourrions bien faire un effort.

STAUFFACHER. Si Uri appelle, si Unterwald promet son secours, Schwitz sera fidèle aux anciens liens.

MELCHTHAL. J'ai beaucoup d'amis dans Unterwald, et chacun expose avec joie son sang et sa vie, s'il se sent appuyé, protégé par un autre. O vénérables pères de cette contrée, me voilà jeune homme entre vous qui avez tant d'expérience; je devrais garder un modeste

silence dans ce conseil. Mais parce que je suis jeune et que je n'ai pas éprouvé beaucoup de choses, ne méprisez point mes paroles et mes avis. Ce n'est pas l'emportement de la jeunesse qui m'anime; c'est la violence de ma douleur, une douleur qui attendrirait des rochers. Vous-mêmes vous êtes pères et chefs de famille, vous désirez avoir un fils vertueux qui honore vos cheveux blancs, et qui garde avec soin la prunelle de vos yeux. Quoique vous n'ayez encore rien souffert dans votre personne ni dans vos biens, quoique vos yeux tournent encore dans leur orbite, ne restez pas étrangers à notre douleur. L'épée de la tyrannie est aussi suspendue sur votre tête. Vous avez voulu soustraire le pays à la domination de l'Autriche; mon père n'a pas eu d'autre tort : vous êtes coupables comme lui, et vous subirez la même peine.

STAUFFACHER, *à Walther Furst.* Décidez; je suis prêt à vous suivre.

WALTHER FURST. Il faut savoir quelle est la pensée des nobles seigneurs de Sillinen et d'Attinghausen. Leur nom, je pense, nous vaudra des amis.

MELCHTHAL. Quel nom dans nos montagnes est plus respectable que les vôtres? Le peuple a une vraie confiance en de tels noms, et ils ont de l'autorité. Vous avez reçu de vos pères un abondant héritage de vertus, et vous l'avez vous-mêmes richement augmenté. Qu'avons-nous besoin des gentilshommes? Achevons seuls notre entreprise. Que ne sommes-nous seuls dans le pays! nous saurions bien, je crois, nous défendre nous-mêmes.

STAUFFACHER. Les nobles ne partagent pas nos malheurs; le torrent qui a dévasté le vallon n'a pas encore atteint les collines. Cependant leurs secours ne nous manqueraient pas, s'ils voyaient le pays en armes.

WALTHER FURST. S'il y avait un arbitre entre l'Autriche et nous, la justice et les lois résoudraient la question; mais celui qui nous opprime, c'est notre empe-

reur, c'est le juge suprême. Il faut donc avoir recours à l'aide de Dieu et de notre bras... Sondez les gens de Schwitz; je veux rassembler des amis dans Uri... Qui enverrons-nous à Unterwald?

MELCHTHAL. Envoyez-moi... A qui importe-t-il plus de...

WALTHER FURST. Je ne peux y consentir; vous êtes mon hôte, et je dois veiller à votre sûreté.

MELCHTHAL. Laissez-moi partir, je connais les sentiers et les passages des rochers; je trouverai assez d'amis qui me donneront un asile et me déroberont à ceux qui me poursuivraient.

STAUFFACHER. Laissez-le aller à la garde de Dieu. Là-bas il n'y a point de traîtres; la tyrannie est si abhorrée, qu'elle ne trouve aucun instrument... Baumgarten, de son côté, nous aidera à soulever le pays et à recruter des auxiliaires.

MELCHTHAL. Comment nous donnerons-nous des nouvelles certaines sans éveiller les soupçons des tyrans?

STAUFFACHER. Nous pourrions nous rassembler à Brunnen, ou à Treib, où abordent les barques des marchands.

WALTHER FURST. Nous ne pouvons conduire cette entreprise si ouvertement. Écoutez mon avis : à gauche du lac en allant à Brunnen, vis-à-vis Mytenstein, il y a dans les bois une prairie que les bergers nomment Rutli, parce que là les arbres ont été enlevés. C'est là la limite de notre canton et du vôtre (*à Melchthal*), et dans un court moment (*à Stauffacher*), un léger canot peut vous amener de Schwitz dans ce lieu. Nous pouvons nous rendre là par des sentiers déserts, pendant la nuit, et délibérer en sûreté. Que chacun de nous y conduise dix hommes en qui nous ayons confiance, et qui soient à nous de cœur. Nous parlerons en commun de l'intérêt général, et avec l'aide de Dieu nous prendrons une résolution.

STAUFFACHER. Maintenant, donnez-moi votre main droite, et vous aussi la vôtre, et de même que nous sommes là nous trois à nous tendre la main loyalement et sans fausseté, nos trois cantons resteront unis et se soutiendront à la vie et à la mort.

WALTHER FURST *et* MELCHTHAL. A la vie et à la mort! (*Ils se tiennent quelques instants la main en silence.*)

MELCHTHAL. Mon vieux père aveugle, tu ne verras plus le jour de la liberté, mais tu l'entendras retentir. Quand les signaux de feu passeront d'une Alpe à l'autre, et que les forteresses des tyrans tomberont, alors le Suisse ira dans ta demeure te porter la joyeuse nouvelle, et la lumière brillera dans ta nuit. (*Ils se séparent.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE 1.

Le château du baron d'Attinghausen. Une salle gothique ornée de casques et de boucliers. Le BARON D'ATTINGHAUSEN, vieillard de quatre-vingt-cinq ans, d'une stature noble et élevée, appuyé sur un bâton orné d'une corne de chamois, vêtu de fourrures. KUONI et six autres serviteurs sont debout autour de lui avec des faux et des rateaux. ULRICH DE RUDENZ s'avance, vêtu en chevalier.

RUDENZ. Me voici, mon oncle; que me voulez-vous?

ATTINGHAUSEN. Permettez d'abord que, suivant l'ancien usage de la maison, je boive le coup du matin avec mes serviteurs. (*Il boit dans une coupe, qui passe ensuite à la ronde.*) Autrefois, j'allais moi-même avec eux dans les champs et dans les bois, mes yeux dirigeaient leurs travaux et ma bannière les conduisait au combat; maintenant je ne puis que leur donner des ordres, et si la chaleur du soleil ne vient pas jusqu'à moi, je ne peux plus aller la chercher sur les monta-

gnes. L'espace que je puis parcourir se rétrécit de jour en jour, jusqu'à ce que j'arrive au point le plus étroit, au dernier, à celui où la vie s'arrête. Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, et bientôt il ne restera plus de moi que mon nom.

KUONI, *à Rudenz, en lui offrant la coupe.* Je bois à vous, mon gentilhomme. (*Rudenz hésite à prendre la coupe.*) Allons, buvez ; il n'y a ici qu'un cœur et qu'une coupe.

ATTINGHAUSEN. Allez, enfants, et quand viendra l'heure du repos, nous parlerons des affaires du pays. (*Les valets sortent. A Rudenz.*) Je te vois habillé et équipé; tu veux aller à Altdorf dans le Burg du gouverneur?

RUDENZ. Oui, mon oncle, et je n'ose tarder plus longtemps.

ATTINGHAUSEN, *s'asseyant.* Es-tu si pressé? Comment, le temps est-il si étroitement mesuré à ta jeunesse, que tu ne puisses en réserver un instant pour ton oncle.

RUDENZ. Je vois que vous n'avez pas besoin de moi, je suis un étranger dans cette maison.

ATTINGHAUSEN, *après l'avoir longtemps regardé.* Oui, malheureusement, et malheureusement aussi tu es devenu étranger à ta patrie, Ulrich, je ne te reconnais plus; tu portes des vêtements de soie, des plumes de paon; un manteau d'écarlate flotte sur tes épaules; tu regardes avec mépris le paysan et tu as honte de son salut amical.

RUDENZ. Je lui donne volontiers ce qui lui est dû; mais le droit qu'il s'arroge, je le lui refuse.

ATTINGHAUSEN. Toute la contrée gémit sous la cruelle oppression du roi. La violence tyrannique que nous avons à souffrir remplit de douleur l'âme de chaque honnête homme. Toi seul n'es pas ému de la consternation générale. On te voit t'éloigner des tiens pour te mettre du côté des ennemis de notre pays ; tu te railles de nos maux, tu cours après des joies faciles, et tu recherches la faveur des princes, tandis que ta patrie saigne sous la verge des oppresseurs.

RUDENZ. Cette contrée est opprimée, pourquoi, mon oncle? Qu'est-ce qui la jette dans le malheur? Il n'en coûterait qu'un seul mot, un simple mot pour être à l'instant délivré de ce joug et avoir un empereur qui nous serait favorable. Malheur à ceux qui ferment les yeux du peuple et qui le portent à repousser son véritable bien-être! C'est dans leur propre intérêt qu'ils empêchent les trois cantons de prêter serment à l'Autriche, à l'exemple des contrées voisines. Ils sont fiers de s'asseoir avec les gentilshommes sur le banc de la noblesse. On veut avoir l'empereur pour maître, afin de n'avoir point de maître.

ATTINGHAUSEN. Dois-je entendre de telles paroles, et de ta bouche?

RUDENZ. Vous m'avez provoqué, laissez-moi finir. Quel rôle, mon oncle, jouez-vous ici vous-même? N'avez-vous pas une plus haute ambition que d'être banneret ou landamman et de régner conjointement avec ces pâtres? Quoi! ne serait-il pas plus glorieux pour vous de rendre hommage à un royal seigneur, de vous joindre à sa suite brillante, que de marcher de pair avec vos valets, et de siéger au tribunal avec des paysans?

ATTINGHAUSEN. Ah! Ulrich, Ulrich, je reconnais la voix de la séduction; elle a pénétré dans ton oreille et empoisonné ton cœur.

RUDENZ. Oui, je ne m'en cache pas; j'ai ressenti jusqu'au fond de l'âme la douleur de me voir raillé par ces étrangers, qui nous appellent une noblesse de paysans. Je ne puis me résigner à vivre oisivement dans mon patrimoine, à perdre dans des occupations vulgaires le printemps de ma vie, tandis qu'une noble jeunesse se rassemble sous les drapeaux de Habsbourg pour recueillir de la gloire. De l'autre côté de ces montagnes, il est un monde où l'on s'acquiert, par ses actions, une renommée brillante. Mon casque et mon bouclier se rouillent dans ces salles; le son éclatant

de la trompette guerrière, le cri du héraut qui invite au tournoi, ne pénètrent point dans ces vallées. Je n'entends ici que le bruit monotone du ranz des vaches et des clochettes des troupeaux.

ATTINGHAUSEN. Aveugle jeune homme ! égaré par un vain éclat, méprise ta terre natale, rougis des pieuses et antiques mœurs de tes ancêtres. Un jour tu verseras des larmes brûlantes, tu soupireras après ces montagnes paternelles. Cette mélodie des clochettes des troupeaux, que tu dédaignes dans ton orgueilleuse satiété éveillera en toi un douloureux désir si tu viens à l'entendre sur la terre étrangère. Oh ! que l'attrait de la patrie est grand ! Le monde étranger et trompeur n'est pas fait pour toi. A la cour orgueilleuse de l'empereur, avec ton cœur honnête, tu passeras toujours pour un étranger. Le monde exige d'autres vertus que celles dont tu as hérité dans ces vallées. — Va, vends ton âme libre, reçois ta terre comme un fief, deviens le valet des princes, tandis que tu pourrais être ton propre maître, prince de ton patrimoine et de ton sol libre. Ah ! Ulrich, Ulrich, demeure avec les tiens, ne va pas à Altdorf, n'abandonne pas la cause sacrée de ta patrie. — Je suis le dernier de ma race, mon nom finit avec moi ; mon casque et mon bouclier qui sont là suspendus seront enfermés avec moi dans le tombeau. Faut-il qu'à mon dernier soupir je pense que tu n'attends que de me voir fermer les yeux pour abandonner cette seigneurie, pour recevoir de l'Autriche mes nobles biens que j'avais reçus librement de Dieu.

RUDENZ. C'est en vain que vous voudriez résister au roi ; le monde lui appartient. Voulons-nous seuls lutter obstinément et rompre la puissante chaîne formée par les pays qui nous environnent ? Les marchés publics sont à lui, les tribunaux sont à lui, les routes que suivent les marchands et les bêtes de somme qui montent le Saint-Gothard lui doivent un impôt. Nous sommes de toutes parts environnés par ses possessions comme

par un filet.— L'empire nous protégera-t-il? Peut-il se défendre lui-même contre la puissance croissante de l'Autriche? Si Dieu ne nous aide pas, aucun empereur ne peut nous aider. Comment compter sur la parole de l'empereur, lorsque, dans les malheurs de la guerre, dans le besoin d'argent, les empereurs engagent et aliènent les villes qui se sont mises sous la protection de l'aigle? — Non, mon oncle; dans ces temps de discorde cruelle, le parti le plus sage et le meilleur, c'est de s'attacher à un chef puissant. La couronne impériale passe d'une famille à l'autre, le souvenir de notre fidélité et de nos services ne peut être conservé ; tandis que si nous avions un maître puissant, héréditaire, nos bons services seraient autant de grains semés pour l'avenir.

ATTINGHAUSEN. Es-tu donc si sage! es-tu plus clairvoyant que tes nobles ancêtres, qui, pour conserver le précieux trésor de la liberté, ont combattu héroïquement et sacrifié leur sang et leurs biens? Descends à Lucerne, et vois comme la domination de l'Autriche pèse sur ce pays. Ils viendront compter nos brebis et nos bœufs, arpenter nos Alpes, nous interdire la chasse et le vol des oiseaux dans nos libres forêts, mettre leurs barrières sur nos ponts et nos portes, acheter leurs domaines avec nos dépouilles, et soutenir leurs guerres avec notre sang. — Non, s'il faut répandre notre sang, que ce soit du moins pour nous. La liberté nous coûtera moins cher que l'esclavage.

RUDENZ. Que pouvons-nous, peuple de pasteurs, contre les armées d'Albert.

ATTINGHAUSEN. Apprends, jeune homme, à connaître ce peuple de pasteurs. Je le connais, je l'ai conduit dans les batailles, et je l'ai vu combattre sous mes yeux à Favenz. Qu'ils viennent donc pour nous imposer un joug que nous sommes résolus à ne pas supporter! Oh! souviens-toi de quelle race tu es sorti. Ne rejette pas pour une frivole vanité et un éclat trompeur le vrai

trésor de ta dignité. Etre chef d'un peuple libre qui ne se consacre à toi que par amour, qui te suit fidèlement au combat et à la mort, voilà ce qui doit être ton orgueil et ta gloire. Resserre fortement les liens que t'a donnés ta naissance, rattache-toi à ta patrie, à ta chère patrie, livre-lui ton cœur tout entier. Ici sont les profondes racines de ta force ; là, seul dans un monde étranger, tu ne serais qu'un faible roseau que chaque tempête briserait. Oh ! viens, il y a longtemps que tu ne nous as vus ; essaye de passer seulement un jour avec nous, ne va pas aujourd'hui à Altdorf... Entends-tu? pas aujourd'hui ; accorde cette seule journée aux tiens. (*Il lui prend la main.*)

RUDENZ. J'ai donné ma parole... Laissez-moi, je suis engagé.

ATTINGHAUSEN, *quittant sa main et d'un ton grave.* Tu es engagé ! Oui, malheureux, tu l'es, mais ce n'est ni par parole ni par serments: tu es lié par les liens de l'amour. (*Rudenz se détourne.*) Cache-toi tant que tu voudras. C'est une femme, c'est Berthe de Brunek, qui t'attire chez le gouverneur; qui t'enchaîne au service de l'empereur. Pour conquérir cette femme, tu veux trahir ton pays. Ne t'y trompe pas, pour te séduire, on te la montre comme une épouse, mais elle n'est point réservée à tes vœux innocents.

RUDENZ. J'en ai assez entendu. Adieu.

(*Il sort.*)

ATTINGHAUSEN. Arrête, jeune insensé !... Il s'éloigne... Je ne puis le retenir, je ne puis le sauver. C'est ainsi que Wolfenschiessen a abandonné la cause de son pays. D'autres le suivront ; la séduction étrangère agit avec force sur nos montagnes et entraîne la jeunesse. — O jour fatal, où l'étranger vint dans ces vallées heureuses et paisibles corrompre la pieuse innocence de nos mœurs ! La nouveauté pénètre ici avec violence ; les anciennes, les vénérables coutumes disparaissent, d'autres temps viennent, et d'autres pensées occupent la

génération actuelle. Que fais-je ici ? Ils sont ensevelis, tous ceux avec lesquels j'ai vécu et agi. Mon temps est dans le tombeau. Heureux celui qui n'a rien à faire avec les nouveaux venus.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

Une prairie entourée de forêts et de rochers élevés. Sur les rochers sont des sentiers bordés de balustrades et des échelles par où l'on voit descendre les habitants. Dans le fond on aperçois un lac au-dessus duquel s'élève un arc-en-ciel lunaire. La perspective est terminée par de hautes montagnes derrière lesquelles s'élèvent des pics de glace. Il est complétement nuit ; seulement la clarté de la lune brille sur le lac et sur les glaciers.

MELCHTHAL, BAUMGARTEN, MEIER DE SARNEN, BURKHARDT DE BUHEL, ARNOLD DE SEWA, NICOLAS DE FLUE, STRUTH DE WINKELRIED *et quatre autres habitants, tous armés.*

MELCHTHAL, *derrière la scène.* Le chemin s'élargit ; suivez-moi bravement, je reconnais le rocher et la petite croix qui le surmonte ; nous sommes au bout. Voilà le Rutli. (*Ils arrivent avec des torches.*)

WINKELRIED. Ecoutez.

SEWA. Tout est désert.

MEIER. Il n'y a encore aucun compatriote ici. Nous autres gens d'Unterwald, nous arrivons les premiers.

MELCHTHAL. La nuit est-elle avancée ?

BAUMGARTEN. Le veilleur de Selisberg vient de crier deux heures. (*On entend sonner dans le lointain.*)

MEIER. Silence ! écoutons !

BUHEL. C'est la cloche de la chapelle des bois qui sonne matines sur l'autre bord, dans le pays de Schwitz.

FLUE. L'air est pur et porte le son au loin.

MELCHTHAL. Allez et allumez des branchages pour

éclairer ceux qui viennent. (*Deux hommes s'éloignent.*)

SEWA. Nous avons un beau clair de lune; le lac est uni comme une glace.

BUHEL. Ils auront une traversée facile.

WINKELRIED, *montrant le lac.* Ah! regardez, regardez là: ne voyez-vous rien?

MEIER. Quoi donc? Oui vraiment, un arc-en-ciel au milieu de la nuit.

MELCHTHAL. Il est formé par la clarté de la lune.

FLUE. C'est un signe rare et merveilleux. Il y a beaucoup de gens qui ne l'ont jamais vu.

SEWA. Il est double, voyez-vous; il y en a un plus pâle autour.

BAUMGARTEN. Voici une barque qui passe dessous cet arc.

MELCHTHAL. C'est Stauffacher avec son canot; le brave homme ne se fait pas longtemps attendre. (*Il va avec Baumgarten vers le rivage.*)

MEIER. Ce sont les gens d'Uri qui tardent le plus longtemps.

BUHEL. Il faut qu'ils fassent un long détour dans la montagne pour échapper aux gens du gouverneur. (*Pendant ce temps deux hommes ont allumé un feu au milieu de la scène.*)

MELCHTHAL, *sur le rivage.* Qui est là? Le mot d'ordre?

STAUFFACHER. Amis de la patrie! (*Tous vont au fond du théâtre au-devant des arrivants; on voit sortir de la barque Stauffacher, Itel Reding, Hans de Mauer, Jorg de Hofe, Conrad Hunn, Ulrich de Schmidt, Jost de Veiler et trois autres habitants. Tous sont aussi armés.*)

TOUS ENSEMBLE. Soyez les bienvenus! (*Tandis que les autres s'arrêtent au fond du théâtre et se saluent, Melchthal s'avance avec Stauffacher.*)

MELCHTHAL. Ah! Stauffacher, je l'ai vu celui qui ne peut plus me voir; j'ai posé la main sur ses yeux, j'ai puisé un ardent sentiment de vengeance dans le rayon éteint de ses regards.

STAUFFACHER. Ne parle pas de vengeance; il ne s'agit point de venger le mal qui a été fait, mais de prévenir celui qui nous menace. Maintenant dites-moi ce que vous avez fait dans le pays d'Unterwald; qui vous avez recruté pour la cause commune; ce que pensent vos compatriotes, et comment vous avez échappé vous-même aux embûches de la trahison.

MELCHTHAL. A travers ces montagnes effroyables de Sarnen, sur les vastes déserts de glaces où l'on n'entend que le cri du vautour, des agneaux, je suis parvenu jusqu'aux pâturages des Alpes, où les bergers d'Uri et d'Engelberg se saluent de loin par leurs cris, et font paître ensemble leurs troupeaux; j'ai apaisé ma soif avec l'eau des glaciers qui coule et bouillonne dans les crevasses. Je me suis arrêté dans le chalet solitaire; aucun hôte n'était là pour me recevoir; puis je suis arrivé dans les habitations des hommes. Le bruit de l'atrocité nouvellement commise était déjà parvenu dans ces vallées, et à chaque porte où j'ai frappé, mon malheur m'a valu un honorable accueil. J'ai trouvé toutes les âmes révoltées des nouveaux actes de violence; car de même que les Alpes nourrissent les mêmes plantes, que les sources coulent au même lieu, les nuages mêmes et les vents suivent invariablement la même direction, de même les mœurs anciennes se sont transmises des ancêtres à leurs petits-fils, et dans le cours uniforme des vieilles habitudes ils ne supportent pas la nouveauté téméraire. — Ils m'ont tendu leurs mains vigoureuses; ils ont détaché de la muraille les épées rouillées; un sentiment de courage a éclaté gaîment dans leurs regards, lorsque je leur ai dit les noms chers aux habitants des montagnes, le vôtre et celui de Walther Furst; ils ont juré de faire tout ce qui vous semblerait juste, ils ont juré de vous suivre jusqu'à la mort. C'est ainsi que, sous la protection sacrée de l'hospitalité, j'ai suivi ma route de chalet en chalet; et lorsque je suis arrivé dans la vallée natale,

où j'ai un grand nombre de parents, quand j'ai retrouvé mon père aveugle et dépouillé, couché sur la paille et vivant de la compassion des hommes bienfaisants,..

STAUFFACHER. Dieu du ciel !

MELCHTHAL. Je n'ai pas pleuré, je n'ai pas perdu par d'impuissantes larmes la force de mon ardente douleur ; je l'ai renfermée au fond de mon âme comme un trésor précieux, et je n'ai pensé qu'à agir. J'ai passé par tous les sentiers tortueux de la montagne ; il n'y a pas une vallée si cachée où je ne sois entré. J'ai cherché les cabanes habitées jusqu'au pied des glaciers, et partout où j'ai porté mes pas j'ai trouvé la même haine pour la tyrannie ; car l'avarice des gouverneurs étend ses larcins jusqu'aux dernières limites de la nature animée, jusqu'aux lieux où le sol refuse de produire. J'ai par mes paroles mordantes échauffé l'esprit de ces braves gens, et ils sont à nous de cœur comme de bouche.

STAUFFACHER. En peu de temps vous avez fait de grandes choses.

MELCHTHAL. J'ai fait plus encore. Ce que le paysan craint le plus, ce sont les deux forteresses de Rosberg et de Sarnen ; car derrière ces remparts de rochers notre ennemi trouve un asile et tourmente la contrée. J'ai voulu les juger par mes propres yeux ; j'ai été à Sarnen, et j'ai vu la forteresse.

STAUFFACHER. Vous avez osé pénétrer jusque dans le repaire du tigre ?

MELCHTHAL. J'étais déguisé sous un habit de pèlerin. J'ai vu le gouverneur se livrer à la débauche... Jugez si je puis maîtriser mon cœur : j'ai vu mon ennemi et je ne l'ai pas tué !

STAUFFACHER. En vérité la fortune a favorisé votre témérité. (*Pendant ce temps les autres conjurés s'avancent et se rapprochent de Stauffacher et de Melchthal.*) Mais dites-moi, qui sont ces amis, ces hommes justes

qui vous ont suivis? Faites-les moi connaître, afin que nous nous rapprochions l'un de l'autre avec confiance et que nos cœurs s'entendent.

MEIER. Qui ne vous connaît pas, maître Stauffacher, dans les trois cantons? Je suis Meier de Sarnen, et voici le fils de ma sœur, Ulrich de Winkelried.

STAUFFACHER. Vous ne me dites là aucun nom inconnu. C'est un Winkelried qui tua le dragon dans le marais de Weiler et qui perdit la vie dans ce combat.

WINKELRIED. C'était mon aïeul, maître Werner.

MELCHTHAL, *montrant deux de ses compagnons.* Ceux-là habitent de l'autre côté d'Unterwald. Ils sont vassaux du cloître d'Engelberg. Vous ne les mépriserez point, parce qu'ils ne sont pas indépendants comme nous et propriétaires libres de leur héritage. Ils aiment leur pays, et jouissent, du reste, d'une bonne renommée.

STAUFFACHER, *à ces deux vassaux.* Donnez-moi la main. Heureux celui qui n'est dans la dépendance de personne; mais la droiture honore chaque condition.

CONRAD HUNN. Voici maître Reding, notre ancien landamman.

MEIER. Je le connais bien ; c'est mon adversaire, il plaide contre moi pour un ancien héritage. — Maître Reding, nous sommes en discorde devant le tribunal, ici nous sommes unis. (*Il lui secoue la main.*)

STAUFFACHER. C'est bien dit.

WINKELRIED. Écoutez, ils viennent. Entendez-vous la corne d'Uri? (*A droite et à gauche on voit descendre du haut des rochers des hommes armés, avec des torches.*)

MAUER. Voyez ; n'est-ce pas le pieux serviteur de Dieu, le digne pasteur lui-même qui descend avec eux? Il ne craint ni la fatigue du chemin ni l'obscurité de la nuit, le fidèle pasteur, lorsqu'il s'agit de prendre soin de son troupeau. Baumgarten Sigrist le suit et Walther Furst ; mais je n'aperçois pas Tell dans la foule. (*Walther Furst, Rosselman, curé d'Uri, Kuoni le berger,*

Werni le chasseur, Ruodi le pêcheur et cinq autres arrivent. L'assemblée est composée de trente-trois personnes. Tous s'avancent et se penchent autour du feu.)

WALTHER FURST. Il faut donc que nous nous cachions dans notre propre héritage, sur notre sol paternel ; il faut donc nous glisser à la dérobée comme des meurtriers; il faut que nous venions au milieu de la nuit, dont les ombres ne servent à cacher que le crime et les conjurations coupables ; il faut que nous venions là défendre notre bon droit, qui est aussi clair, aussi évident que la lumière du jour!

MELCHTHAL. Qu'importe? ce qui aura été délibéré dans la profondeur de la nuit obscure paraîtra librement et heureusement à la lumière du soleil.

ROSSELMAN. Amis et confédérés, écoutez ce que Dieu me met dans le cœur. Nous tenons ici la place d'une assemblée générale, nous pouvons agir au nom de tout un peuple ; suivons donc les anciens usages du pays, tels que nous les suivions dans des temps paisibles. Ce qui serait illégal dans cette réunion, la force des circonstances le légitimera. Mais Dieu est partout où l'on exerce la justice, et nous sommes sous la voûte du ciel.

STAUFFACHER. Eh bien! suivons les anciens usages. Il est nuit, mais nos droits sont parfaitement clairs.

MELCHTHAL. Si l'assemblée n'est pas en nombre complet, le cœur de tout le peuple est ici, et les meilleurs citoyens sont présents.

CONRAD HUNN. Nous n'avons pas les anciens livres, mais ils sont écrits dans nos cœurs.

LE CURÉ. Formons donc à l'instant le cercle, et qu'on y plante des épées, signe du pouvoir.

MAUER. Le landamman va prendre sa place, et ses assesseurs se tiendront à ses côtés.

SIGRIST. Il y a ici trois peuples, à qui appartient le droit de donner un chef à l'assemblée?

MEIER. Que Schwitz et Uri se disputent cet honneur;

nous autres gens d'Unterwald, nous y renonçons librement.

MELCHTHAL. Nous y renonçons, car nous venons en suppliant demander le secours de nos puissants amis.

STAUFFACHER. Que la terre d'Uri prenne donc l'épée ! Sa bannière marche devant nous dans les expéditions de l'empire.

WALTHER FURST. Cet honneur doit appartenir à Schwitz, c'est la tige dont nous nous glorifions tous de descendre.

LE CURÉ. Laissez-moi terminer à l'amiable ce généreux débat. Schwitz aura la prérogative dans les conseils, Uri dans les batailles.

WALTHER FURST *présente l'épée à Stauffacher.* Prenez donc.

STAUFFACHER. Non pas moi ; cet honneur appartient au plus âgé.

HOFE. C'est Ulrich Schmidt qui compte le plus d'années.

MAUER. C'est un brave homme, mais il n'est pas de condition libre. A Schwitz, nul ne peut être juge s'il n'est franc propriétaire.

STAUFFACHER. N'avons-nous pas ici Reding, l'ancien landamman? Pouvons-nous en chercher un plus digne?

WALTHER FURST. Qu'il soit le landamman et le chef de cette assemblée. Que celui qui y consent lève la main. (*Tous lèvent la main droite.*)

REDING *s'avance au milieu d'eux.* Je ne puis poser la main sur les livres sacrés ; mais je jure par les astres éternels que je ne m'écarterai jamais de la justice. (*On pose deux épées devant lui ; le cercle se forme autour de lui ; Schwitz est au milieu, Uri à droite, Unterwald à gauche. Reding s'appuie sur son épée.*) Quelle raison a pu porter les trois peuples des montagnes à se rassembler sur le triste rivage de ce lac au milieu de la nuit? Quel doit être le but de cette nouvelle alliance que nous allons conclure sous la voûte du ciel?

STAUFFACHER *s'avance dans le cercle.* Nous ne formons point de nouvelle alliance ; c'est l'antique union du temps de nos pères que nous consacrons de nouveau. Vous le savez, confédérés, quoique le lac et les montagnes nous séparent et que chaque peuple se gouverne à part, nous sommes pourtant d'une même race, d'un même sang, et nous n'avons tous qu'une même patrie.

WINKELRIED. Ainsi ce que disent nos anciennes chansons serait donc vrai, et nous serions venus ici d'une terre lointaine ? Oh ! apprenez-nous ce que vous en savez, afin que l'ancienne alliance fortifie la nouvelle.

STAUFFACHER. Écoutez ce que racontent les vieux bergers. Dans les contrées du nord, il y avait un grand peuple chez lequel il arriva une cruelle disette. Dans cet état de misère, il fut décidé qu'un dixième de la population, désigné par le sort, quitterait le pays. Cela fut fait ainsi. Une troupe nombreuse d'hommes et de femmes s'en alla en pleurant vers le sud, et s'ouvrit avec l'épée un chemin à travers l'Allemagne, jusqu'à ce qu'elle arrivât dans ces forêts et ces montagnes. Cette troupe marcha sans se lasser et descendit dans la vallée sauvage où la Muotta coule entre des prairies. Là on ne voyait aucune trace humaine ; une seule cabane s'élevait sur le rivage solitaire ; elle était habitée par un homme qui attendait les voyageurs pour les passer dans sa barque. Le lac était orageux et l'on ne pouvait le traverser. En regardant la contrée de plus près, ils y découvrirent de belles et riches forêts, des sources limpides, et ils crurent se retrouver dans leur chère patrie. Ils résolurent de rester là ; ils bâtirent le vieux bourg de Schwitz, et passèrent bien des jours d'un rude travail à enlever les racines étendues de la forêt ; puis, lorsque le sol ne fut plus suffisant pour la population nombreuse, ils s'étendirent jusqu'aux montagnes noires et jusqu'à la contrée où un autre peuple, caché derrière les glaciers éternels, parle une autre langue. Ils bâtirent le bourg de Stanz dans le

Kernwale, le bourg d'Altdorf dans la vallée de la Reuss. Cependant ils gardèrent toujours le souvenir de leur origine, et, parmi les hommes de race étrangère qui sont venus s'établir au milieu de leur contrée, ceux de Schwitz se reconnaissent par le sang et par le cœur. (*Il étend la main à droite et à gauche.*)

MAUER. Oui, nous avons tous le même cœur et le même sang.

TOUS, *se tendant la main*. Nous sommes un même peuple et nous agirons de concert.

STAUFFACHER. Les autres peuples portent le joug étranger; ils sont soumis à leurs vainqueurs. Il y a même dans notre pays beaucoup d'hommes assujettis à des devoirs étrangers et qui lèguent leur servitude à leurs enfants. Mais nous, véritable race des anciens Suisses, nous avons toujours gardé notre liberté, notre genou n'a pas fléchi devant les princes, et c'est de notre plein gré que nous avons choisi la protection de l'empereur.

LE CURÉ. Oui, c'est de notre plein gré que nous avons choisi l'appui et la protection de l'empereur. Cela est spécifié dans la lettre de l'empereur Frédéric.

STAUFFACHER. Oui, l'homme le plus libre n'est pourtant pas sans maître; il faut avoir un chef, un juge suprême auquel on ait recours en cas de contestation. Voilà pourquoi nos pères rendirent hommage à l'empereur pour le sol qu'ils avaient conquis sur la terre sauvage, à l'empereur qui porte le titre de maître de l'Allemagne et de l'Italie; et, comme tous les autres hommes libres de son empire, ils s'engagèrent envers lui au noble service des armes; car l'unique devoir des hommes libres, c'est de protéger l'empire qui les protége.

MELCHTHAL. Toute obligation en sus est un signe de servitude.

STAUFFACHER. Lorsque l'arrière-ban marchait, nos ancêtres suivaient l'étendard de l'empire et combat-

taient dans ces batailles. Les armes à la main, ils allaient en Italie avec les empereurs, pour mettre sur leur tête la couronne romaine; mais, dans leurs pays, ils se gouvernaient eux-mêmes, selon les anciennes lois et les anciens usages, et l'empereur seul pouvait prononcer la peine du sang. Il avait préposé à cet effet un de ses principaux comtes qui ne siégeait point dans notre pays. Pour une punition capitale, on s'adressait à lui, et, sous la voûte du ciel, il prononçait clairement, simplement sa sentence, sans crainte des hommes. Est-ce là une preuve d'esclavage? Si quelqu'un sait les choses d'une autre façon, qu'il parle.

HOFE. Non, tout se passait comme vous l'avez dit. Jamais nous n'avons souffert le despotisme.

STAUFFACHER. Nous avons refusé d'obéir à l'empereur lui-même lorsqu'il soutenait l'intérêt des prêtres aux dépens de la justice. Les gens de l'abbaye d'Einseideln voulaient nous prendre des pâturages que nous occupions depuis le temps de nos pères; l'abbé se fondait sur un ancien titre qui lui attribuait les terrains sans maîtres, car on avait caché notre situation. Alors nous dîmes : ce titre a été surpris à l'empereur; il ne peut donner ce qui nous appartient; et si l'empire nous refuse justice, nous pouvons, dans nos montagnes, nous passer de l'empire. — Ainsi parlaient nos pères. Et nous, souffrirons-nous la honte du nouveau joug! — Souffrirons-nous d'un valet étranger ce qu'aucun empereur n'a pu obtenir de nous? Nous avons conquis ce sol par le travail de nos mains; nous avons fait une habitation humaine de l'antique forêt qui servait autrefois de repaire à l'ours; nous avons exterminé la race du dragon qui vivait avec son venin dans ces marais; nous avons entr'ouvert les rideaux de brouillards qui jadis flottaient tristement sur ce désert; nous avons brisé le rocher et ouvert sur les précipices un sentier sûr aux voyageurs. Ce sol est à nous depuis mille ans. Et le valet d'un maître étranger oserait nous for-

ger des chaînes et répandre la honte sur notre propre pays ! N'est-il aucun remède contre une telle oppression ? (*Les conjurés sont dans l'agitation.*) Non, la puissance de la tyrannie a des limites ; quand l'opprimé ne trouve plus de justice nulle part, quand son fardeau devient insupportable, il demande au ciel du courage et de la consolation ; il fait descendre l'éternelle justice qui réside là-haut, immuable et inébranlable comme les astres mêmes. Alors commence l'ancien état de la nature, où l'homme luttait contre l'homme, et, pour dernière ressource, quand il n'en reste plus aucune autre, on saisit l'épée. Nous devons défendre contre la force notre bien le plus précieux ; nous combattons pour notre pays, pour nos femmes, pour nos enfants.

TOUS *tirent l'épée.* Nous combattons pour nos femmes et pour nos enfants !

LE CURÉ *s'avance dans le cercle.* Avant d'employer l'épée, pensez-y bien, vous pouvez agir pacifiquement avec l'empereur : il ne vous en coûte qu'un mot, et les tyrans dont vous souffrez en ce moment l'oppression cruelle vous flatteront. Prenez le parti qu'on vous a souvent proposé ; séparez-vous de l'empire ; reconnaissez la puissance de l'Autriche.

MAUER. Que dit le prêtre ? Nous, prêter serment à l'Autriche ?

BUHEL. Ne l'écoutez pas !

WINKELRIED. C'est le conseil d'un traître, d'un ennemi du pays !

REDING. Paix, mes amis.

SEWA. Nous, rendre hommage à l'Autriche, après une telle injure ?

FLUE. Nous nous laisserions enlever par la violence ce que nous avons refusé à la douceur !

MEIER. Alors nous serions esclaves et nous mériterions de l'être.

MAUER. Que celui qui proposera de céder à l'Autriche soit privé de tous ses droits de Suisse. — Landamman,

je demande que ce soit la première loi que nous rendions ici.

MELCHTHAL. Soit. Que celui qui parlera de céder à l'Autriche soit privé de tous ses droits et dépouillé de tout honneur ; qu'aucun de nos compatriotes ne le reçoive à son foyer.

TOUS. Nous le voulons ainsi. Que telle soit la loi.

REDING, *après un moment de silence.* C'est décidé.

LE CURÉ. Oui, vous êtes libres ; vous êtes libres par cette loi ; l'Autriche n'obtiendra point par la force ce qu'elle n'a point acquis par ses tentatives amicales.

WEILER. L'ordre du jour... après.

REDING. Confédérés, tous les moyens de douceur ont-ils été essayés? Peut-être le roi ne sait-il pas ce que nous souffrons ; peut-être souffrons-nous contre sa volonté. Avant de recourir à l'épée, faisons un dernier essai pour porter nos plaintes. La violence est toujours terrible, même dans une cause juste, et Dieu n'accorde son secours que quand on ne peut plus obtenir justice des hommes.

STAUFFACHER, *à Conrad Hunn.* C'est à vous à donner des renseignements. Parlez.

CONRAD HUNN. J'étais allé à Rheinfeld, au palais de l'empereur, pour porter plainte contre les cruelles vexations des gouverneurs, et pour demander la charte de nos anciennes franchises, que chaque nouveau souverain confirme. Je trouvai là des envoyés d'un grand nombre des villes du pays de Souabe et des bords du Rhin, qui tous recevaient leurs titres et s'en retournaient joyeusement dans leur contrée. Quant à moi, votre député, on m'adressa aux conseillers, qui me congédièrent avec cette vaine consolation : « L'empereur n'a pas le temps cette fois, mais il ne vous oubliera pas. » Et, lorsque je m'en revenais tristement, j'aperçus, en traversant les salles du château, le duc Jean qui se tenait à un balcon, les larmes aux yeux. Auprès de lui étaient les nobles seigneurs de Wart et

de Tagerfeld. Ils m'appelèrent et me dirent : « Soutenez-vous vous-mêmes et n'attendez point de justice du roi. Ne dépouille-t-il pas l'enfant de son propre frère et ne retient-il pas son héritage légitime? Le duc a réclamé les biens de sa mère ; il a maintenant atteint sa majorité; il est en âge de gouverner sa terre et ses vassaux. Quelle réponse a-t-il reçue? L'empereur lui a mis une couronne sur la tête, et lui dit : « Voilà l'ornement de la jeunesse. »

MAUER. Vous l'avez entendu. N'attendez de l'empereur ni droit ni justice; aidez-vous vous-mêmes.

REDING. Il ne nous reste point d'autre parti. Maintenant, voyons quel est le moyen de marcher prudemment à notre but?

WALTHER FURST, *s'avançant dans le cercle.* Nous voulons nous soustraire à une domination odieuse, conserver nos anciens droits tels qu'ils ont été légués par nos pères, mais ne pas en rechercher sans frein de nouveaux. Que l'empereur conserve ce qui lui appartient. Que celui qui a un maître le serve selon son obligation.

MEIER. Je tiens un fief de l'Autriche.

WALTHER FURST. Vous continuerez à remplir vos devoirs envers l'Autriche.

WEILER. Je paye un tribut aux seigneurs de Rappersweil.

WALTHER FURST. Vous continuerez à leur payer le cens et l'impôt.

LE CURÉ. J'ai fait serment à l'abbesse de Zurich.

WALTHER FURST. Vous donnerez au cloître ce qui est au cloître.

STAUFFACHER. Je ne relève que de l'empire.

WALTHER FURST. Que ce qui doit se faire se fasse, mais rien de plus. Nous voulons chasser les gouverneurs avec leurs satellites, et renverser leurs forteresses, mais, s'il se peut, sans verser le sang. Que l'empereur reconnaisse que nous avons été contraints de violer nos

devoirs et le respect que nous lui devons ; s'il nous voit rester dans de justes limites, peut-être la prudence politique lui fera-t-elle surmonter sa colère ; car un peuple qui, le glaive à la main, sait se modérer, éveille une crainte légitime.

REDING. Mais écoutez : comment en venir là ? Notre ennemi est armé, et sans doute il ne cédera pas sans combattre.

STAUFFACHER. Il cédera, s'il voit que nous avons aussi des armes, si nous le surprenons avant qu'il ait fait ses préparatifs.

MEIER. Cela est bientôt dit, mais difficile à exécuter. Il y a là dans le pays deux forteresses qui protégent l'ennemi, et deviendraient très-redoutables si le roi arrivait dans la contrée. Il faut se rendre maître de Rossberg et de Sarnen avant de tirer un seul glaive dans les trois cantons.

STAUFFACHER. Si l'on tarde longtemps, l'ennemi sera prévenu, et trop de gens seront dans le secret.

MEIER. Dans les trois cantons il n'y a pas de traître.

LE CURÉ. On peut être trahi par le zèle même le plus droit.

WALTHER FURST. Si l'on tarde encore, l'édifice d'Altdorf s'achèvera, et le gouverneur ira s'y fortifier.

MEIER. Vous pensez à vous...

SIGRIST. Et vous, vous êtes injustes.

MEIER, *se levant*. Nous, injustes ! Les gens d'Uri osent le dire !

REDING. Au nom de votre serment, silence !

MEIER. Oui, si Schwitz s'entend avec Uri, il faut bien nous taire.

REDING. Je dois vous réprimander devant toute l'assemblée de troubler la paix par votre violence. Ne sommes-nous pas tous réunis pour la même cause ?

WINKELRIED. Nous pourrions attendre jusqu'à la fête du gouverneur ; c'est la coutume alors que tous les vassaux aillent au château lui porter des présents. Dix ou

douze hommes pourraient bien se rassembler là sans exciter de soupçons; ils apporteraient secrètement des pointes de fer qu'ils pourraient placer très-vite au bout de leurs bâtons ; car personne n'entre au château avec des armes. Le gros de la troupe se tiendrait près de là, dans la forêt ; quand les autres seraient parvenus à s'emparer de la porte, ils sonneraient de la trompe, tous sortiraient alors de leur embuscade, et la forteresse serait facilement à nous.

MELCHTHAL. Je me charge d'entrer dans le Rossberg. Une jeune fille du château m'a montré de l'affection, je peux lui persuader de me tendre une échelle pour lui faire une visite nocturne. Une fois là je ferais entrer mes amis.

REDING. La volonté de tous est-elle que l'on diffère l'exécution? (*La majorité lève la main.*)

STAUFFACHER *compte les voix.* Il y a vingt voix contre douze.

WALTHER FURST. Dès qu'à un jour marqué les forteresses seront tombées en notre pouvoir, nous donnerons le signal d'une montagne à l'autre en allumant des feux. Le peuple se rassemblera aussitôt dans le principal lieu du canton, et lorsque les gouverneurs verront que nous sommes bien décidés à faire usage de nos armes, croyez-moi, ils ne tenteront pas de combattre, et accepteront volontiers un sauf-conduit pour sortir de nos frontières.

STAUFFACHER. Je crains seulement les forces de Gessler. Il est entouré d'une troupe terrible, et n'abandonne pas le champ de bataille sans effusion de sang ; et même s'il est chassé, il sera encore redoutable pour notre pays. Il est difficile et presque dangereux de l'épargner.

BAUMGARTEN. Placez-moi au lieu où l'on court risque de laisser sa tête ; j'exposerai volontiers pour ma patrie cette vie que Guillaume Tell a sauvée. J'ai défendu mon honneur, mon cœur est content.

REDING. Le temps porte conseil. Attendez avec patience, il faut aussi se fier à l'occasion. Mais voyez, tandis que nous restons ici à délibérer, le sommet brillant des montagnes nous avertit de l'approche du matin. Allons, séparons-nous avant que la lumière du jour nous surprenne.

WALTHER FURST. Ne vous inquiétez pas, la nuit se retire lentement de ces vallées. (*Tous, par un mouvement spontané, lèvent leurs chapeaux et contemplent dans un pieux recueillement le lever de l'aurore.*)

LE CURÉ. Au nom de cette lumière qui brille à nos regards, avant qu'elle éclaire les hommes enfermés au-dessous de nous dans les vapeurs des cités, faisons le serment de la nouvelle alliance. Nous voulons être un peuple de frères que nul malheur et nul danger ne séparera. (*Tous répètent la même formule en levant les trois doigts de la main droite.*) Nous voulons être libres comme nos pères l'ont été, et préférer la mort à l'esclavage. (*Tous répètent ces mots.*) Nous voulons mettre notre confiance dans le Dieu très-haut, et ne pas redouter la puissance des hommes. (*Tous répètent encore, puis ils s'embrassent.*)

STAUFFACHER. Que chacun reprenne à présent son chemin en paix, et s'en retourne auprès de ses amis et de ses compagnons. Que le berger conduise tranquillement son troupeau à l'hivernage, et gagne sans faire de bruit des amis à notre alliance. Supportez jusqu'au moment décisif tout ce qui doit être supporté. Laissez les comptes des tyrans s'accroître jusqu'à ce qu'un jour ils acquittent leurs dettes envers tous et envers chacun. Domptez votre juste fureur, et réservez votre vengeance pour la vengeance de tous ; car celui-là ferait tort à la communauté, qui voudrait à présent s'occuper de sa propre cause. (*Pendant qu'ils s'éloignent dans un profond silence de trois côtés différents, l'orchestre fait entendre une éclatante harmonie. La scène reste encore vide quelques instants, et l'on voit les rayons du soleil levant sur les glaciers.*)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Une cour devant la maison de Tell.

TELL, *avec une hache de charpentier ;* HEDWIGE, *avec un ouvrage de femme.* WALTHER *et* GUILLAUME *jouent dans le fond du théâtre avec une petite arbalète.*

WALTHER *chante.* « Avec son arc, avec ses flèches, par » les montagnes, par les vallées, le chasseur s'en va » dès les premiers rayons du matin.

» Comme le vautour est roi des plaines de l'air, le » chasseur règne librement dans les montagnes et les » rochers.

» A lui appartient l'espace ; tout ce que sa flèche tou- » che, tout ce qui vole et tout ce qui rampe lui appar- » tient. » (*Il vient en sautant.*) Ma corde est brisée ; raccommode-la, père !

TELL. Non, pas moi ; un vrai chasseur répare lui-même son arc. (*Les enfants s'éloignent.*)

HEDWIGE. Ces enfants s'exercent de bonne heure au tir.

TELL. Celui qui veut devenir habile s'exerce de bonne heure.

HEDWIGE. Hélas ! Dieu veuille qu'ils ne le deviennent jamais !

TELL. Il faut qu'ils apprennent tout. Celui qui veut s'aventurer dans la vie doit être prêt à l'attaque et à la défense.

HEDWIGE. Aucun des miens ne cherchera donc le repos de la maison ?

TELL. Femme, je ne puis faire autrement ; la nature ne m'a pas formé pour être berger, il faut que je pour-

suive sans cesse un but fugitif. Je ne jouis vraiment de la vie que lorsque je la sauve chaque jour d'un nouveau péril.

HEDWIGE. Et tu ne songes pas à l'anxiété de ta femme qui se désole en attendant ton retour. Ce que tes serviteurs racontent de vos courses périlleuses me remplit de terreur. Chaque fois que tu me quittes, mon cœur tremble que tu ne reviennes plus. Je te vois égaré au milieu des montagnes de glaces, sauter d'un rocher à l'autre ; je vois le chamois, par un retour subit, t'entraîner dans l'abîme. Tantôt il me semble que tu es enseveli sous l'avalanche, tantôt que la glace trompeuse se glisse sous tes pas, et que tu tombes au fond d'un précipice affreux. Hélas ! sous mille formes différentes, la mort menace le chasseur des Alpes. C'est un malheureux métier que celui qui vous emmène ainsi, au péril de votre vie, sur le bord de l'abîme.

TELL. Celui qui sait observer de sang-froid autour lui, qui se fie en Dieu, qui est fort et agile, celui-là peut facilement se tirer de l'écueil et du danger, et la montagne n'effraye pas celui qui y est né. (*Il a fini son travail et dépose ses outils.*) Maintenant, je pense que voilà notre porte solide pour longtemps. Avec ma hache, je me passe du charpentier. (*Il prend son chapeau.*)

HEDWIGE. Où vas-tu ?

TELL. A Altdorf, chez mon père.

HEDWIGE. N'as-tu pas quelques projets périlleux? Avoue-le-moi.

TELL. D'où te vient cette pensée?

HEDWIGE. Il se trame quelque chose contre les baillis. Il y a eu une assemblée au Rutli, je le sais, et tu es aussi de cette ligue.

TELL. Non, je n'étais pas là ; mais je ne me déroberai point à la voix de ma patrie si elle m'appelle.

HEDWIGE. Ils te placeront au poste dangereux. Le plus difficile sera ton partage, comme toujours.

TELL. Chacun est taxé selon ses moyens.

HEDWIGE. Pendant la tempête, tu as fait passer le lac à un homme d'Unterwald ; c'est un miracle que tu en sois revenu. Ne penses-tu donc jamais à ta femme et à tes enfants ?

TELL. Chère femme, ne pensais-je pas à vous quand je rendais un père à ses enfants ?

HEDWIGE. Naviguer sur le lac en fureur ! ce n'est pas se confier en Dieu, c'est tenter la Providence.

TELL. Celui qui réfléchit trop agit peu.

HEDWIGE. Oui, tu es bon et secourable, tu rends service à tous, et si tu étais dans le besoin, personne ne t'aiderait.

TELL. Dieu veuille que je n'aie pas besoin d'être aidé ! (*Il prend son arbalète et ses flèches.*)

HEDWIGE. Que veux-tu faire de cette arbalète ? Laisse-la ici.

TELL. Quand une arme me manque, il me semble que le bras me manque. (*Les enfants reviennent.*)

WALTHER. Mon père, où vas-tu ?

TELL. A Altdorf, mon enfant, chez ton grand-père. Veux-tu venir avec moi ?

WALTHER. Oui vraiment.

HEDWIGE. Le gouverneur y est à présent ; ne va pas à Altdorf.

TELL. Il en part aujourd'hui.

HEDWIGE. Laisse-le d'abord partir, ne le fais pas songer à toi ; tu sais qu'il nous en veut.

TELL. Sa mauvaise volonté ne peut me nuire beaucoup ; j'agis honnêtement, et ne redoute aucun ennemi.

HEDWIGE. Ceux qui agissent honnêtement sont précisément ceux qu'il hait le plus.

TELL. Parce qu'il n'a pas de prise sur eux. Quant à moi, je pense qu'il me laissera en paix.

HEDWIGE. Vraiment, tu crois cela ?

TELL. Il n'y pas longtemps que je chassais dans les

profondeurs sauvages de Schachen, loin de toute race humaine; je suivais seul un sentier taillé dans le roc, où l'on ne pouvait se détourner, car au-dessus de moi était une muraille de rocs escarpés, et au-dessous mugissait le terrible torrent. (*Les enfants se rapprochent de lui et écoutent avec une vive attention.*) Le gouverneur marchait à ma rencontre par le même sentier. Il était seul, et moi aussi; nous nous trouvions là homme à homme, et l'abîme près de nous. Quand il m'aperçut et me reconnut, moi qu'il avait peu de temps auparavant traité avec sévérité pour une légère cause, quand il s'aperçut que j'avais ma bonne arme et que je marchais au-devant de lui, il pâlit, ses genoux tremblèrent, et je vis le moment où il allait tomber contre le rocher. Alors j'eus pitié de lui; je m'avançai humblement, et je lui dis : C'est moi, seigneur gouverneur. Mais aucune parole ne put s'échapper de ses lèvres; de la main il me fit signe de poursuivre ma route. Je passai, et je lui envoyai sa suite.

HEDWIGE. Il a tremblé devant toi, il s'est montré faible à tes yeux; malheur à toi! jamais il ne te pardonnera.

TELL. Aussi l'éviterai-je, et il ne me cherchera pas.

HEDWIGE. Ne t'approche pas d'Altdorf aujourd'hui. Va plutôt chasser.

TELL. Quelle crainte as-tu donc?

HEDWIGE. Je suis cruellement inquiète. Ne va pas là.

TELL. Comment peux-tu te tourmenter ainsi sans motif?

HEDWIGE. Sans motif! Tell, reste ici.

TELL. J'ai promis d'y aller, ma chère femme!

HEDWIGE. S'il le faut, va... mais laisse-moi les enfants.

WALTHER. Non, je vais avec mon père.

HEDWIGE. Walther, tu veux quitter ta mère?

WALTHER. Je te rapporterai quelque jolie chose de chez mon grand-père. (*Il sort avec son père.*)

GUILLAUME. Ma mère, je reste avec toi.

HEDWIGE *l'embrasse.* Oui, tu es mon enfant chéri, tu me restes seul. (*Elle va à la porte de la cour, et les suit longtemps des yeux.*)

SCÈNE II.

Une contrée sauvage, entourée de forêts ; des cascades tombent du haut d'un rocher.

BERTHE, *en habit de chasse ; ensuite* RUDENZ.

BERTHE. Il me suit. Enfin je pourrai m'expliquer.

RUDENZ *s'avance.* Enfin, madame, je vous trouve seule. Des précipices nous environnent de toutes parts ; dans ce désert je ne crains aucun témoin, je vais rompre le long silence de mon cœur.

BERTHE. Êtes-vous sûr que la chasse ne nous suit pas ?

RUDENZ. La chasse est là-bas... Maintenant ou jamais il faut que je saisisse ce moment précieux, que mon sort se décide, dût-il à jamais m'éloigner de vous. Oh ! n'armez pas vos doux regards de cette sombre sévérité. Qui suis-je, pour oser élever mes vœux téméraires jusqu'à vous ? Mon nom n'est encore entouré d'aucune gloire ; je n'ose me placer dans les rangs de ces chevaliers brillants et illustrés par la victoire qui recherchent votre main. Je n'ai qu'un cœur plein d'amour et de fidélité.

BERTHE, *avec sévérité.* Osez-vous bien parler d'amour et de fidélité, vous qui manquez à vos devoirs les plus sacrés ? (*Rudenz recule.*) Vous, esclave de l'Autriche, vendu à l'étranger, à l'oppresseur de votre peuple ?

RUDENZ. Est-ce vous, madame, qui m'adressez un tel reproche ? Qu'ai-je cherché dans ce parti, si ce n'est vous ?

BERTHE. Pensiez-vous me trouver dans le parti de la trahison ? J'aimerais mieux donner ma main à Gessler

lui-même, au tyran, qu'au fils dénaturé de la Suisse qui se fait un instrument de la tyrannie.

RUDENZ. O Dieu! que dois-je entendre?

BERTHE. Qu'y a-t-il de plus important pour un honnête homme que l'intérêt des siens? Y a-t-il pour un noble cœur un plus beau devoir que d'être le défenseur de l'innocence, le protecteur des droits de l'opprimé? Le cœur me saigne pour votre peuple, je souffre avec lui, car j'aime cette nature d'hommes modestes et pleins de force; elle me séduit entièrement, et chaque jour j'apprends à l'honorer davantage. Mais vous que la nature et le devoir de chevalier donnent à ce peuple pour défenseur obligé, vous qui l'abandonnez, qui vous rangez perfidement du côté de ses ennemis, qui forgez les chaînes de votre pays, c'est vous dont la conduite m'offense et m'afflige, et, pour ne pas vous haïr, il faut que je fasse violence à mon cœur.

RUDENZ. Je ne veux que le bien de mon pays. Sous le sceptre puissant de l'Autriche, la paix...

BERTHE. C'est l'esclavage que vous voulez lui préparer. Vous voulez chasser la liberté du dernier asile qui lui reste. Le peuple comprend mieux son bonheur, aucune vaine apparence n'égare sa ferme pensée. Quant à vous, ils vous ont enveloppé dans leurs filets.

RUDENZ. Berthe, vous me haïssez, vous me méprisez.

BERTHE. S'il en était ainsi, cela vaudrait mieux pour moi... Mais voir mépriser et digne de mépris celui qu'on voudrait aimer.

RUDENZ. Berthe! Berthe! vous me montrez au même instant le faîte du bonheur et vous me précipitez dans l'abîme du désespoir.

BERTHE. Non, non, les nobles pensées ne sont pas étouffées en vous; elles dorment seulement, je veux les éveiller. Il faut que vous exerciez une violence envers vous-même pour détruire votre vertu naturelle;

heureusement elle est plus forte que vous, et malgré vous-même vous êtes bon et noble.

RUDENZ. Vous avez confiance en moi. Oh ! Berthe, par votre amour, je puis tout atteindre.

BERTHE. Soyez ce que la nature généreuse a voulu que vous fussiez; prenez la place qu'elle vous a destinée; soutenez votre peuple et votre patrie, combattez pour vos droits sacrés.

RUDENZ. Malheur à moi! Comment puis-je vous obtenir, comment vous posséder, si je résiste à la puissance de l'empereur? N'est-ce pas la volonté souveraine de vos parents qui dispose absolument de votre main ?

BERTHE. Mes biens sont situés dans les trois cantons, et si le Suisse est libre, je le suis aussi.

RUDENZ. Berthe, quelle perspective vous m'ouvrez!

BERTHE. N'espérez pas obtenir ma main par la faveur de l'Autriche. Ils ne pensent qu'à mon héritage, et ils veulent m'unir à un riche héritier. Ces mêmes oppresseurs qui voulaient envahir votre liberté menaçaient aussi la mienne. Oh ! mon ami, je suis peut-être une victime destinée à récompenser un favori. On veut m'entraîner dans cette cour de l'empereur, où règnent la ruse et la fausseté. Là, les chaînes d'un hymen odieux m'attendent. L'amour seul... votre amour peut me sauver.

RUDENZ. Vous pourriez vous résoudre à vivre ici, à être à moi dans ma patrie? Oh! Berthe, tous mes rêves jetés dans l'espace n'étaient qu'une pensée errant après vous. C'était vous seule que je cherchais sur le chemin de la gloire, et mon ambition n'était que de l'amour. Si vous pouvez vous enfermer avec moi dans cette vallée paisible et renoncer aux splendeurs du monde, le but de mes efforts est atteint, le torrent agité du monde peut venir se briser au pied de ces montagnes. Aucun de mes désirs ne s'égarera plus à travers la vie. Puissent les rochers qui forment autour de nous un rempart

impénétrable, et cette heureuse vallée si bien enfermée, ne laisser d'issue qu'au ciel et à la lumière !

BERTHE. A présent te voilà tel que mon cœur t'avait rêvé. Ma croyance ne m'a point trompée.

RUDENZ. Adieu, vaine illusion qui m'avais séduit ! C'est dans ma patrie que je trouverai le bonheur. C'est là que mon enfance a gaîment fleuri, c'est là que je suis entouré de mille traces de joie, que les arbres et les sources d'eau vivent à mes yeux. Tu veux être à moi dans ma patrie. Hélas ! je l'ai toujours aimée ; je le sens, elle m'eût manqué à toute espèce de bonheur dans ce monde.

BERTHE. Où serait le séjour du bonheur, si ce n'est ici dans la terre de l'innocence, ici, où réside l'antique bonne foi, où la perfidie n'a pas encore pénétré ? Là, nulle envie ne troublera la source de notre bonheur, et nos jours s'écouleront purs et sereins. Je te vois dans ta vraie dignité d'homme, le premier parmi des hommes libres et égaux, honoré par de libres et sincères hommages, grand comme un roi dans son royaume.

RUDENZ. Et toi, je te vois la reine des femmes, occupée par mille soins charmants à faire de ma maison un séjour céleste, à parer ma vie par ta grâce et ta douceur, pareille au printemps qui répand ses fleurs, à tout animer et à rendre tout heureux autour de toi.

BERTHE. Voyez, mon ami, voilà pourquoi je m'affligeais, lorsque je vous voyais détruire vous-même ce suprême bonheur. Quel malheur pour moi s'il m'eût fallu suivre dans son obscur château l'orgueilleux chevalier, l'oppresseur du pays ! Ici il n'y a point de château ; aucune muraille ne me sépare d'un peuple que je puis rendre heureux.

RUDENZ. Mais comment me sauver, comment me dégager des liens dans lesquels je me suis follement jeté ?

BERTHE. Brise-les par une mâle résolution. Quoi qu'il puisse arriver... reste avec ton peuple, c'est là ta place

naturelle. (*On entend des cors de chasse dans le lointain.*) La chasse approche, vite, il faut nous séparer... Combats pour ta patrie, et combats pour ton amour; il y a un ennemi devant lequel nous devons tous trembler, et une liberté qui nous rendra tous libres.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

Une prairie près d'Altdorf. On voit des arbres sur le devant, et dans le fond du théâtre un chapeau sur une perche. L'horizon est borné par la chaîne du Bannberg, au-dessus duquel s'élève une montagne de neige.

FRIESSHARDT *et* LEUTHOLD *montent la garde.*

FRIESSHARDT. Nous attendons en vain, personne ne passera par ici pour faire sa révérence au chapeau. Il y avait cependant tant de monde ici qu'on eût dit une foire; mais, depuis que cet épouvantail est suspendu à cette perche, toute la prairie est comme déserte.

LEUTHOLD. Nous ne voyons que des misérables qui viennent ici tirer leur bonnet déguenillé, mais tous les honnêtes gens aiment mieux faire un long détour que de se courber devant ce chapeau.

FRIESSHARDT. Il faut qu'ils passent à midi sur cette place, quand ils sortent de la maison de ville. Je croyais faire une bonne prise, car aucun ne songeait à saluer le chapeau. Le curé, qui venait de voir un malade, s'en aperçoit et se place avec le saint sacrement juste au pied de cette perche; le sacristain agite sa sonnette, tous tombent à genoux et moi avec eux; mais c'est le saint sacrement qu'ils ont salué et non pas le chapeau.

LEUTHOLD. Écoute, camarade, je commence à trouver que nous sommes comme un carcan devant ce chapeau; c'est pourtant une honte pour un homme d'armes que d'être en faction devant un chapeau vide, et chaque

honnête homme doit nous mépriser. Faire la révérence à un chapeau! c'est là, il faut l'avouer, une folle fantaisie.

FRIESSHARDT. Pourquoi pas à un chapeau? Tu la fais bien à des cerveaux vides. (*Hildegarde, Mathilde, Élisabeth arrivent avec leurs enfants et tournent autour du mât.*)

LEUTHOLD. Et tu es un coquin si zélé! Tu ferais volontiers du mal à ces braves gens. Mais salue qui voudra ce chapeau, je ferme les yeux et je ne vois rien.

MATHILDE. Mes enfants, voilà le chapeau du gouverneur, montrez-lui du respect.

ÉLISABETH. Dieu veuille qu'il nous quitte en ne nous laissant que son chapeau! les choses n'en iraient pas plus mal dans le pays.

FRIESSHARDT *les renvoie.* Éloignez-vous, misérables troupeaux de femmes! On n'a pas besoin de vous. Envoyez ici vos maris, s'ils ont le courage de braver notre consigne. (*Les femmes sortent. Tell s'avance avec son arbalète, conduisant son enfant par la main; ils passent devant le chapeau sans y faire attention.*)

WALTHER, *montrant le Bannberg.* Mon père, est-il vrai que sur cette montagne les arbres saignent quand on les frappe avec la hache?

TELL. Qui t'a dit cela, enfant?

WALTHER. C'est le maître berger; il raconte qu'il y a une magie dans ces arbres, et quand un homme les a endommagés, sa main sort de sa fosse après sa mort.

TELL. Il y a une magie dans ces arbres, c'est vrai. Vois-tu là-bas ces hautes montagnes dont la pointe blanche s'élève jusqu'au ciel?

WALTHER. Ce sont les glaciers qui résonnent la nuit comme le tonnerre et d'où tombent les avalanches.

TELL. Oui, mon enfant; et les avalanches auraient depuis longtemps englouti le bourg d'Altdorf, si la forêt qui est là au-dessus de nous ne lui servait de sauvegarde.

WALTHER, *après un moment de réflexion.* Mon père, est-il des contrées où l'on ne voit pas de montagnes?

TELL. Quand on descend de nos montagnes et que l'on va toujours plus bas en suivant le cours du fleuve, on arrive dans une vaste contrée ouverte où les torrents n'écument plus, où les rivières coulent lentes et paisibles. Là, de tous les côtés, le blé grandit librement dans de belles plaines, et le pays est comme un jardin.

WALTHER. Eh bien! mon père, pourquoi ne descendons-nous pas à la hâte dans ce beau pays, au lieu de vivre ici dans le tourment et l'anxiété?

TELL. Ce pays est bon et beau comme le ciel, mais ceux qui le cultivent ne jouissent pas de la moisson qu'ils ont semée.

WALTHER. Est-ce qu'ils ne sont pas libres comme toi dans leur patrimoine?

TELL. Les champs appartiennent à l'évêque et au roi.

WALTHER. Mais ils peuvent chasser librement dans les forêts?

TELL. Le gibier et les oiseaux appartiennent au seigneur.

WALTHER. Ils peuvent alors pêcher dans les rivières?

TELL. Les rivières, la mer, le sel, appartiennent au roi.

WALTHER. Qui est donc ce roi qu'ils craignent tous?

TELL. C'est un homme qui les protége et les nourrit.

WALTHER. Ne peuvent-ils pas se protéger eux-mêmes?

TELL. Là le voisin n'ose se fier à son voisin.

WALTHER. Mon père, je serais mal à mon aise dans ce pays; j'aime mieux rester sous les avalanches.

TELL. Oui, mon enfant, mieux vaut être près des glaciers que près des hommes méchants. (*Ils veulent poursuivre leur route.*)

WALTHER. Regarde, mon père, le chapeau placé sur cette perche!

TELL. Que nous importe ce chapeau ! Viens, suis-moi. (*Pendant qu'ils s'éloignent, Friesshardt s'avance avec sa pique.*)

FRIESSHARDT. Au nom de l'empereur, arrêtez et n'allez pas plus loin.

TELL *saisit la pique.* Que voulez-vous ? pourquoi m'arrêtez-vous ?

FRIESSHARDT. Vous avez violé l'ordonnance, suivez-nous.

LEUTHOLD. Vous n'avez pas fait la révérence à ce chapeau.

TELL. Mon ami, laissez-moi passer.

FRIESSHARDT. Allons, allons, en prison.

WALTHER. Mon père, en prison ? Au secours ! au secours ! (*Ils courent sur la scène.*) Ici, braves gens, aidez-nous ! prêtez-nous votre appui. (*Ils l'emmènent prisonnier. Le curé et le sacristain viennent avec trois autres hommes.*)

LE SACRISTAIN. Qu'y a-t-il ?

LE CURÉ. Pourquoi mets-tu la main sur cet homme ?

FRIESSHARDT. C'est un ennemi de l'empereur, un traître.

TELL, *le secouant rudement.* Moi, un traître !

LE CURÉ. Tu te trompes, ami ; c'est Tell, un homme d'honneur et un brave citoyen.

WALTHER *aperçoit Walther Furst, et court au-devant de lui.* Au secours, grand-père ! on fait violence à mon père.

FRIESSHARDT. En prison, marche.

WALTHER FURST, *accourant.* Je suis sa caution, arrêtez, Au nom de Dieu, Tell, qu'est-il arrivé ? (*Melchthal et Stauffacher entrent.*)

FRIESSHARDT. Il méprise la puissance suprême du gouverneur et ne veut pas la reconnaître.

STAUFFACHER. Tell se serait-il conduit ainsi ?

MELCHTHAL. Tu mens, coquin.

LEUTHOLD. Il n'a pas salué ce chapeau.

WALTHER FURST. Et pour cela il faut qu'il aille en prison? Mon ami, accepte ma caution et laisse-le libre.

FRIESSHARDT. Garde ta caution pour toi, nous obéissons à la consigne. Allons, qu'on l'emmène.

MELCHTHAL. C'est une violence révoltante. Souffrirons-nous qu'on le dérobe ainsi impunément à nos yeux?

LE SACRISTAIN. Nous sommes les plus forts, mes amis, ne souffrez pas ceci, nous devons nous aider l'un l'autre.

FRIESSHARDT. Qui osera résister à l'ordre du gouverneur?

TROIS PAYSANS, *accourant.* Nous vous aiderons. Qu'y a-t-il? Jetez-les par terre. (*Hildegarde, Mathilde et Élisabeth reviennent.*)

TELL. Je me secourrai moi-même. Allez, braves gens, croyez-vous que si je voulais employer la force, j'aurais peur de leurs hallebardes?

MELCHTHAL, *à Friesshardt.* Oserais-tu l'enlever au milieu de nous?

WALTHER FURST *et* STAUFFACHER. Soyez calme et patient.

FRIESSHARDT *crie.* A la révolte! à la sédition! (*On entend des cors de chasse.*)

LES FEMMES. Voici le gouverneur.

FRIESSHARDT *élève la voix.* A la révolte! à la sédition!

STAUFFACHER. Crie, coquin, jusqu'à ce que tu crèves.

LE CURÉ *et* MELCHTHAL. Veux-tu te taire?

FRIESSHARDT, *à haute voix.* Au secours! au secours! Soutenez les agents de la loi.

WALTHER FURST. C'est le gouverneur; malheur à nous! Que va-t-il arriver? (*Gessler à cheval, le faucon sur le poing; Rodolphe de Harras, Berthe, Rudenz et une suite nombreuse de valets armés qui forment un vaste cercle autour de la scène.*)

RODOLPHE. Place! place au gouverneur!

GESSLER. Dispersez-les! Pourquoi cet attroupement? Qui a crié au secours? Qu'était-ce? (*Silence général.*)

Je veux le savoir. (*A Friesshardt.*) Avance. Qui es-tu? et pourquoi tiens-tu cet homme? (*Il remet son faucon à un serviteur.*)

FRIESSHARDT. Puissant seigneur, je suis un de tes soldats placés en sentinelle près de ce chapeau. J'ai saisi cet homme au moment où il refusait de le saluer; je voulais l'arrêter selon tes ordres, et le peuple veut me l'enlever avec violence.

GESSLER, *après un moment de silence.* Méprises-tu donc ainsi l'empereur et moi qui tiens sa place, toi qui refuses de montrer du respect envers ce chapeau que j'ai fait suspendre ici pour éprouver votre obéissance? Tu trahis par là tes mauvaises intentions.

TELL. Mon bon seigneur, pardonnez-moi; j'ai agi par inadvertance et non point par mépris. Je vous demande grâce; aussi vrai que je m'appelle Tell, cela n'arrivera plus.

GESSLER, *après un moment de silence.* Tell, tu es un maître archer; on dit que tu atteins à chaque coup ton but.

WALTHER. C'est vrai, monseigneur; mon père abat une pomme à cent pas.

GESSLER. Est-ce là ton enfant, Tell?

TELL. Oui, monseigneur.

GESSLER. As-tu plusieurs enfants?

TELL. J'ai deux fils, monseigneur.

GESSLER. Et lequel aimes-tu le mieux?

TELL. Monseigneur, tous les deux sont également mes enfants chéris.

GESSLER. Eh bien! Tell, puisque tu abats une pomme à cent pas, il faut que tu me donnes une preuve de ton adresse. Prends ton arbalète; justement tu la tiens à la main... Prépare-toi à abattre une pomme placée sur la tête de ton enfant. Mais je te conseille de viser juste, et de frapper la pomme du premier coup; car si tu la manques, il t'en coûtera la tête. (*Tous donnent des signes d'effroi.*)

TELL. Monseigneur, quelle horrible chose me commandez-vous ? Moi abattre, sur la tête de mon enfant... Non, non, mon bon seigneur, cela ne peut venir à votre esprit... Que le Dieu des miséricordes m'en préserve... Vous ne pouvez sérieusement exiger cela d'un père.

GESSLER. Tu viseras une pomme placée sur la tête de ton enfant !... je le veux et l'ordonne.

TELL. Moi viser avec mon arbalète la tête de mon propre enfant !... je mourrai plutôt.

GESSLER. Tu tireras, ou tu mourras avec ton fils.

TELL. Être le meurtrier de mon enfant !... Monseigneur, vous n'avez point d'enfant... vous ne savez pas ce qui se passe dans le cœur d'un père.

GESSLER. Par ma foi, Tell, te voilà devenu tout à coup bien prudent ! On dit que tu es un rêveur, que tu t'éloignes des habitudes des autres hommes, que tu aimes l'extraordinaire, voilà pourquoi je t'ai choisi une action hasardeuse. Un autre réfléchirait, mais toi, tu vas fermer les yeux et prendre bravement ton parti.

BERTHE. Ne plaisantez pas, monseigneur, avec ces pauvres gens. Vous les voyez pâles et tremblants devant vous ; ils ne sont pas habitués à prendre vos paroles comme un passe-temps.

GESSLER. Et qui vous dit que je plaisante ? (*Il s'approche d'un arbre et cueille une pomme.*) Voici la pomme, — faites place. Qu'il prenne sa distance selon l'usage. Je lui donne quatre-vingts pas, ni plus ni moins. Il se vante d'atteindre son homme à cent pas. Maintenant, tire, et ne manque pas le but.

RODOLPHE. Dieu ! cela devient sérieux. — Enfant, tombe à genoux et demande grâce pour ta vie au gouverneur.

WALTHER FURST, *à Melchthal, qui peut à peine maîtriser son impatience.* Contenez-vous, je vous en prie ; soyez calme.

BERTHE, *au gouverneur*. Assez, monseigneur; il est inhumain de se jouer ainsi de l'angoisse d'un père. Quand ce pauvre homme aurait, par sa faute légère, mérité la mort, ne vient-il pas de souffrir dix morts? Laissez-le retourner dans sa cabane, il a appris à vous connaître, et lui et ses petits-enfants se souviendront de cette heure.

GESSLER. Allons, faites place. Que tardes-tu? Tu as mérité la mort; je puis te la faire subir, et, regarde, dans ma clémence, je remets ton sort entre tes mains habiles. Celui-là qu'on laisse maître de sa destinée n'a point à se plaindre de la rigueur de sa sentence. Tu t'enorgueillis de la sûreté de ton regard; eh bien! chasseur, il s'agit ici de nous montrer ton adresse. Le but est digne de toi; le prix a son importance. Toucher le milieu d'une cible, tout autre peut le faire; mais le vrai maître, c'est celui qui partout est sûr de sa dextérité, et dont le cœur ne trouble ni la main ni l'œil.

WALTHER FURST *se jette à genoux devant lui*. Seigneur gouverneur, nous reconnaissons votre pouvoir; mais préférez la clémence au droit; prenez la moitié de mes biens, prenez-les tous; seulement épargnez une telle horreur à un père.

WALTHER. Grand-père, ne te mets pas à genoux devant ce mauvais homme. Dites où je dois me placer, je n'ai pas peur pour moi; mon père atteint les oiseaux au vol, il ne frappera pas le cœur de son enfant.

STAUFFACHER. Monseigneur, l'innocence de cet enfant ne vous touche-t-elle pas?

LE CURÉ. Oh! pensez qu'il y a un Dieu dans le ciel à qui vous rendrez compte de vos actions.

GESSLER, *montrant l'enfant*. Qu'on le lie à ce tilleul.

WALTHER. Me lier! Non, je ne veux pas être lié; je serai tranquille comme un agneau, et je ne respirerai même pas. Mais si vous me liez, non, je ne le souffrirai pas, si vous me liez, je me débattrai.

RODOLPHE. On va seulement te bander les yeux, mon enfant.

WALTHER. Pourquoi ? Pensez-vous que je craigne une flèche lancée par la main de mon père? Je veux l'attendre avec fermeté et ne pas sourciller. Allons, mon père, montre-lui que tu es un franc archer. Il ne te croit pas, et il pense nous perdre. — Au grand chagrin de cet homme cruel, tire et atteins ton but. (*Il va sous le tilleul ; on lui met la pomme sur la tête.*)

MELCHTHAL, *à ses compagnons*. Quoi ! ce crime s'accomplirait-il sous nos yeux? Pourquoi avons-nous fait serment?

STAUFFACHER. C'est inutile ; nous n'avons point d'armes, et voyez cette forêt de lances autour de nous.

MELCHTHAL. Oh ! si nous avions accompli notre œuvre sur-le-champ ! Que Dieu pardonne à ceux qui ont conseillé le retard !

GESSLER, *à Tell*. A l'œuvre ! On ne porte pas des armes impunément. Il est dangereux de marcher avec un instrument de mort, et la flèche revient sur celui qui la lance. Ce droit orgueilleux que le paysan s'arroge offense le seigneur de la contrée, personne ne doit être armé que celui qui commande. Si donc vous vous réjouissez de porter l'arc et les flèches, c'est bien ; moi je vous donnerai le but.

TELL *tend son arbalète et y met un trait*. Écartez-vous ! Place !

STAUFFACHER. Quoi ! Tell, vous voudriez... Non, jamais... Vous frémissez, votre main tremble, vos genoux chancellent.

TELL *laisse tomber son arbalète*. Les objets tourbillonnent devant moi.

LES FEMMES. Dieu du ciel !

TELL, *au gouverneur*. Épargnez-moi ce coup. Voici mon cœur, ordonnez à vos soldats de me tuer.

GESSLER. Je ne veux pas ta vie, je veux que tu tires. — Tu peux tout, Tell, rien ne t'effraie ; tu manies la

rame comme l'arbalète ; nul orage ne t'épouvante s'il faut sauver quelqu'un ; à présent, sauve-toi toi-même, puisque tu sauves tous les autres. (*Tell est dans une violente agitation, ses mains tremblent. Tantôt ses yeux se tournent vers le gouverneur, tantôt ils s'élèvent vers le ciel. Tout à coup il prend dans son carquois une seconde flèche et la cache dans son sein. Le gouverneur remarque tous ses mouvements.*)

WALTHER, *sous le tilleul.* Tirez, mon père ; je n'ai pas peur.

TELL. Il le faut. (*Il rassemble ses forces et s'apprête à tirer.*)

RUDENZ, *qui, pendant ce temps, a cherché à se maîtriser, s'avance.* Seigneur gouverneur, vous ne pousserez pas cela plus loin. Non, ce n'était qu'une épreuve... Vous avez atteint votre but... Une rigueur poussée trop loin ne serait pas conforme à la prudence, et l'arc trop tendu se brise.

GESSLER. Taisez-vous, jusqu'à ce qu'on vous interroge.

RUDENZ. Je veux parler, je le dois ; l'honneur du roi m'est sacré. Par une telle conduite, on ne s'attire que la haine. Ce n'est pas là l'intention du roi, j'ose l'affirmer ; mes concitoyens ne méritent pas une telle cruauté, et votre pouvoir ne s'étend pas jusque-là.

GESSLER. Comment ! vous osez !...

RUDENZ. J'ai longtemps gardé le silence sur toutes les mauvaises actions dont j'étais le témoin, je fermais les yeux sur ce que je voyais : j'ai renfermé dans mon sein l'indignation qui soulevait mon cœur ! mais se taire plus longtemps serait tout à la fois une trahison envers ma patrie et envers l'empereur.

BERTHE *se jette entre lui et le gouverneur.* O Dieu ! vous irritez encore davantage ce furieux.

RUDENZ. J'ai abandonné mes concitoyens, j'ai renoncé à ma famille, j'ai rompu tous les liens de la nature pour m'attacher à vous. Je croyais agir pour le

mieux en affermissant ici la puissance de l'empereur. Le bandeau tombe de mes yeux. Je me vois avec effroi entraîné dans un abîme; vous avez égaré ma pensée imprévoyante et trompé mon cœur confiant. Avec la volonté la plus noble je perdais mes compatriotes.

GESSLER. Téméraire! parler ainsi à ton seigneur!

RUDENZ. L'empereur est mon seigneur, et non pas vous. Je suis né libre comme vous, je puis me mesurer avec vous pour toutes les qualités de chevalier, et si vous n'étiez pas ici au nom de l'empereur, que j'honore même dans le lieu où vous l'outragez, je jetterais ici le gant devant vous, et, d'après les lois de la chevalerie, vous devriez me rendre raison. Oui, faites signe à vos soldats; je ne suis pas ici sans armes comme le peuple; j'ai une épée, et celui qui m'approchera...

STAUFFACHER *crie.* La pomme est tombée! (*Pendant que tout le monde était tourné du côté du gouverneur et de Rudenz. Tell a lancé sa flèche.*)

LE CURÉ. L'enfant vit!

PLUSIEURS VOIX. La pomme est abattue! (*Walther Furst chancelle et paraît prêt à s'évanouir; Berthe le soutient.*)

GESSLER, *étonné.* Il a tiré? Comment ce démon!...

BERTHE. L'enfant vit; revenez à vous, bon père.

WALTHER *accourt avec la pomme.* Mon père voici la pomme; je savais bien que tu ne ferais pas de mal à ton enfant. (*Tell, lorsque la flèche est partie, est resté le corps penché, comme s'il voulait la suivre; puis il a laissé tomber l'arbalète, et quand il voit son enfant revenir, il court au-devant de lui les bras étendus, et le presse avec ardeur sur son sein. Alors la force l'abandonne, et il est près de s'évanouir. Chacun le regarde avec émotion.*)

BERTHE. Oh! bonté du ciel!

WALTHER FURST. Mes enfants! mes enfants!

STAUFFACHER. Que Dieu soit loué!

LEUTHOLD. C'est là un coup mémorable; on en parlera dans les temps les plus reculés.

RODOLPHE. On parlera de l'archer Tell aussi longtemps que ces montagnes resteront sur leur base. (*Il présente la pomme au gouverneur.*)

GESSLER. Par le ciel! la pomme est traversée au beau milieu. C'est un coup de maître, il faut lui rendre justice.

LE CURÉ. Le coup est bien; mais malheur à celui qui a forcé cet homme à tenter la Providence.

STAUFFACHER. Revenez à vous, Tell, levez-vous; vous vous êtes bravement conduit, et vous pouvez retourner chez vous en liberté.

LE CURÉ. Allez, allez, et rendez ce fils à sa mère. (*Ils veulent l'emmener.*)

GESSLER. Tell, écoute.

TELL *revient.* Qu'ordonnez-vous? monseigneur.

GESSLER. Tu as caché une seconde flèche dans ton sein. Oui! oui, je l'ai bien vue. Quelle était ton intention?

TELL, *embarrassé.* Monseigneur, tel est l'usage des chasseurs.

GESSLER. Non, Tell, je n'accepte pas ta réponse; tu avais quelque autre pensée. Dis-moi la vérité librement et franchement. Quoi qu'il en soit, je te promets que ta vie est en sûreté. Que voulais-tu faire de ta seconde flèche.

TELL. Eh bien! monseigneur, puisque vous me promettez la vie sauve, je vous dirai la vérité tout entière. (*Il tire la flèche de son sein, et la montre au gouverneur avec un regard terrible.*) Si j'avais atteint mon enfant chéri, je vous aurais frappé avec cette seconde flèche, et certes, ce coup-là, je ne l'aurais pas manqué.

GESSLER. Bien, Tell, je t'ai assuré la vie, je t'ai donné ma parole de chevalier, je la tiendrai; mais, puisque je connais tes mauvaises intentions, je veux te faire conduire dans un lieu où tu ne verras jamais ni le soleil ni la lune. Là je serai à l'abri de tes flèches. Saisissez-le et liez-le. (*Tell est lié.*)

STAUFFACHER. Comment, monseigneur, vous pourriez traiter ainsi un homme que Dieu protége si visiblement?

GESSLER. Voyons si Dieu le délivrera une seconde fois. Portez-le sur ma barque; je le suis à l'instant, je le conduirai moi-même à Kussnacht.

LE CURÉ. Vous ne l'oserez pas faire; l'empereur ne l'oserait pas, cela est contraire à nos lettres de franchise.

GESSLER. Où sont-elles? L'empereur les a-t-il confirmées? Il ne les a pas confirmées; c'est par votre obéissance que vous obtiendrez cette faveur. Vous êtes des rebelles envers la justice de l'empereur, et vous entretenez des projets audacieux de révolte. Je vous connais tous, je lis dans votre cœur. Je saisis dans ce moment cet homme au milieu de vous, mais vous avez tous pris part à sa faute. Que celui qui est sage apprenne à se taire et à obéir. (*Il s'éloigne; Berthe, Rudenz, Rodolphe et des hommes d'armes le suivent. Friesshardt et Leuthold restent.*)

WALTHER FURST, *dans une violente douleur*. Il part, il a résolu de me perdre, moi et toute ma famille.

STAUFFACHER, *à Tell*. Oh! pourquoi avez-vous excité la rage de ce furieux.

TELL. Peut-on se maîtriser, quand on éprouve une telle douleur?

STAUFFACHER. Oh! c'en est fait, c'en est fait! Avec vous nous sommes tous enchaînés et tous asservis. (*Tous les paysans environnent Tell.*) Avec vous s'en va notre dernière consolation.

LEUTHOLD *s'approche*. Tell, j'ai pitié de vous, mais il faut que j'obéisse.

TELL. Adieu.

WALTHER, *avec douleur, et s'attachant à son père*. Oh! mon père, mon père; mon cher père!

TELL *élève la main vers le ciel*. Là-haut est ton père, invoque-le.

STAUFFACHER. Tell, ne dirai-je rien à votre femme de votre part.

TELL *prend son fils avec tendresse.* L'enfant est sain et sauf, Dieu me viendra en aide ! (*Il s'éloigne et suit les gens du gouverneur.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

La rive orientale du lac des Quatre-Cantons. Des rochers escarpés et d'une forme étrange bornent la vue à l'ouest. Le lac est agité, et le bruit des vagues se mêle au tonnerre et aux éclairs.

KUNZ DE GERSAU, UN PÊCHEUR ET SON FILS.

KUNZ. Vous ne pouvez me croire, mais je l'ai vu de mes propres yeux; tout s'est passé comme je vous le dis.

LE PÊCHEUR. Tell est prisonnier et conduit à Kussnacht ! Le meilleur homme de la contrée, le bras le plus ferme, s'il fallait combattre pour la liberté.

KUNZ. Le gouverneur le conduit lui-même par le lac. Ils étaient prêts à s'embarquer lorsque j'ai quitté Fluelen ; mais l'orage qui s'avançait déjà et qui m'a forcé à aborder ici peut bien avoir arrêté leur départ.

LE PÊCHEUR. Tell dans les fers? Tell au pouvoir des gouverneurs? Oh ! croyez qu'on va l'ensevelir dans une prison assez profonde pour qu'il ne revoie pas la lumière du jour, car Gessler doit redouter la juste vengeance de l'homme libre qu'il a cruellement traité.

KUNZ. Notre ancien landamman, le noble seigneur d'Attinghausen, touche, dit-on, à sa fin.

LE PÊCHEUR. Ainsi la dernière ancre à laquelle s'attachait notre espoir va se briser. C'était là le seul

homme qui osât encore élever la voix pour défendre les droits du peuple.

KUNZ. La tempête s'accroît. Adieu, je vais chercher un gîte dans le village, car aujourd'hui on ne peut plus penser à partir.

(*Il sort.*)

LE PÊCHEUR. Tell prisonnier, et le baron mort! Lève ton front impudent, tyrannie, abjure toute honte! la bouche de la vérité est muette, le regard clairvoyant est éteint, le bras qui devait nous délivrer est enchaîné.

LE FILS DU PÊCHEUR. La grêle tombe abondamment, mon père; il ne fait pas bon à rester en plein air.

LE PÊCHEUR. Que les vents se déchaînent, que les éclairs flamboient, que les nuages crèvent, que les torrents tombent du ciel et inondent la terre! Périssent dans leur germe les générations à venir, que les éléments en fureur soient sans frein, que les ours et les loups s'emparent de nouveau de la terre dévastée! Qui voudra vivre ici sans liberté?

LE FILS DU PÊCHEUR. Ecoutez, quel bruit dans l'abîme! comme le vent mugit! Jamais une telle tempête n'a soulevé ces vagues.

LE PÊCHEUR. Abattre une pomme sur la tête de son propre enfant! Jamais on n'avait donné un tel ordre à un père! Et la nature ne doit-elle pas se soulever avec fureur après une telle action? Oh! je ne serais pas surpris de voir ces rochers tomber dans le lac, ces aiguilles et ces remparts de glace, immobiles depuis la création, se confondre jusqu'à leur cime élevée, ces montagnes se briser, les antiques cavernes s'abîmer, et un second déluge inonder la demeure des vivants. (*On entend sonner.*)

LE FILS DU PÊCHEUR. Entendez-vous comme les cloches sonnent sur la montagne? Sans doute on a vu une barque en danger, et l'on sonne pour demander des prières. (*Il monte sur une hauteur.*)

LE PÊCHEUR. Malheur à la nacelle qui navigue en ce

moment et qui est balancée sur ces vagues terribles ; là le pilote est inutile ainsi que le gouvernail. L'orage est le maître, le vent et les flots se jouent des efforts de l'homme. Là il n'y a aucun asile où il puisse se réfugier; les rocs escarpés ne lui offrent aucune retraite et ne lui présentent que leur rude surface.

LE FILS DU PÊCHEUR, *regardant à gauche.* Mon père, c'est un bateau qui vient de Fluelen.

LE PÊCHEUR. Que Dieu aide les pauvres gens! Quand la tempête a pénétré dans ce gouffre, elle s'agite avec la colère d'une bête féroce qui frappe les barreaux de fer de sa grille, elle gémit et cherche en vain un passage, car de tous côtés les rocs élevés jusqu'au ciel l'arrêtent et lui ferment toute issue. (*Il monte sur la hauteur.*)

LE FILS DU PÊCHEUR. Mon père, c'est la barque du gouverneur d'Uri; je la reconnais à sa tenture rouge , à son drapeau.

LE PÊCHEUR. Justice de Dieu ! Oui, c'est lui-même, c'est le gouverneur qui est là. Il vient ici, il apporte avec lui son crime. La main du vengeur céleste l'a promptement atteint; maintenant il voit qu'il y a un pouvoir au-dessus du sien, ces vagues ne cèdent point à sa voix, ces rochers ne se courbent point devant son chapeau. Enfant, ne prie pas, n'arrête pas la main du juge.

LE FILS DU PÊCHEUR. Je ne prie pas pour le gouverneur, je prie pour Tell, qui se trouve avec lui sur la barque.

LE PÊCHEUR. O fureur aveugle de la tempête ! pour atteindre un coupable, faut-il que tu anéantisses la barque avec le pilote ?

LE FILS DU PÊCHEUR. Vois, vois, ils ont déjà heureusement passé le Buggisgrat; mais la violence de l'orage que renvoie le Teufelmunster, les rejette vers le grand rocher d'Axenberg; je ne les vois plus.

LE PÊCHEUR. Le Hackmesser, où plus d'un bateau

s'est déjà brisé, est là; s'ils ne gouvernent pas prudemment, la barque va se briser contre le rocher escarpé qui s'élève du fond du lac. Ils ont un bon pilote à bord; si quelqu'un peut les sauver, c'est Tell; mais ses bras sont enchaînés.

(*Tell, son arbalète à la main, arrive à grands pas, regarde autour de lui avec surprise et paraît vivement agité. Parvenu au milieu du théâtre, il se jette par terre, pose ses mains sur le sol, puis les élève vers le ciel.*)

LE FILS DU PÊCHEUR. Regarde, mon père, quel est cet homme agenouillé là?

LE PÊCHEUR. Il saisit la terre avec ses mains et paraît hors de lui.

LE FILS DU PÊCHEUR *s'avance*. Que vois-je, mon père? Viens, regarde.

LE PÊCHEUR *s'approche*. Qui est-ce? Dieu du ciel! Quoi! c'est Tell! Comment êtes-vous ici? Parlez.

LE FILS DU PÊCHEUR. N'étiez-vous pas sur cette barque prisonnier et enchaîné?

LE PÊCHEUR. Ne devait-on pas vous conduire à Kussnacht?

TELL *se lève*. Je suis délivré.

LE PÊCHEUR A SON FILS. Délivré? O miracle de Dieu!

LE FILS DU PÊCHEUR. D'où venez-vous?

TELL. De la barque.

LE PÊCHEUR. Comment?

LE FILS DU PÊCHEUR. Où est le gouverneur?

TELL. A la merci des flots.

LE PÊCHEUR. Est-il possible? Mais vous, comment vous trouvez-vous ici? comment avez-vous échappé à vos liens et à la tempête?

TELL. Par la clémente providence de Dieu. Écoutez.

LE PÊCHEUR ET SON FILS. Ah! parlez, parlez!

TELL. Vous savez ce qui s'est passé à Altdorf?

LE PÊCHEUR. Je sais tout; parlez.

TELL. Vous savez que le gouverneur m'avait fait prendre et attacher pour me conduire à la forteresse du Kussnacht.

LE PÊCHEUR. Et qu'il s'est embarqué avec vous à Fluelen, nous savons tout cela; racontez-nous comment vous vous êtes échappé.

TELL. J'étais dans la barque, lié fortement avec des cordes, sans défense et résigné. Je n'espérais plus revoir la riante lumière du jour ni la douce figure de ma femme et de mes enfants, et je jetais un regard désespéré sur le désert des eaux.

LE PÊCHEUR. O pauvre homme!

TELL. Nous avancions de la sorte, le gouverneur, Rodolphe de Harras, les domestiques et moi. Mon carquois et mon arbalète étaient sur le derrière de la barque, près du gouvernail. Au moment où nous arrivions près du petit rocher d'Axenberg, tout à coup, par la providence de Dieu, une tempête effroyable sort des défilés du Saint-Gothard; le courage des rameurs faillit, et tous s'imaginent qu'ils vont être submergés. Alors j'entends qu'un des valets s'adresse au gouverneur et lui dit : Vous voyez, monseigneur, votre danger est le nôtre; la mort est là devant nous; les rameurs effrayés ne savent plus conduire la barque; mais voilà Tell qui est un homme vigoureux et qui s'entend à tenir le gouvernail, qu'en pensez-vous? Si dans notre péril nous avions recours à lui? — Le gouverneur me dit : Tell, si tu crois pouvoir nous sauver de l'orage, je te ferai ôter tes liens. — Oui, monseigneur, répondis-je, avec l'aide de Dieu j'espère pouvoir vous arracher d'ici. Alors on m'enlève mes liens, je me place au gouvernail et je manœuvre bravement. Mais je regardais du côté où était mon arme, et je cherchais avec attention sur le rivage un endroit où je pusse m'élancer. J'aperçois un rocher plat qui s'avance dans le lac.

LE PÊCHEUR. Je le connais, il est au pied du grand Axenberg; mais je ne pensais pas qu'il fût possible

de l'atteindre en sautant d'une barque, car il est si escarpé.

TELL. Je crie aux rameurs de manœuvrer vigoureusement jusqu'à ce que nous arrivions devant ce rocher. Là, leur dis-je, le plus grand péril sera passé. Arrivés à force de rames auprès de cet endroit, j'invoque le secours de Dieu, j'appuie de tout mon pouvoir le derrière de la barque contre le rocher, puis, saisissant à la hâte mon arbalète, je m'élance sur le rocher aplati, et d'un coup de pied vigoureux je repousse la barque dans les eaux, où elle peut flotter au gré de Dieu. Pour moi, me voici délivré de la violence de l'orage et de la méchanceté des hommes.

LE PÊCHEUR. Tell, Tell, le Seigneur a fait pour vous sauver un miracle visible; à peine puis-je en croire mes sens. Mais, dites-moi, où comptez-vous aller maintenant? Il n'y a plus de sécurité pour vous, si le gouverneur échappe à la tempête.

TELL. Lorsque j'étais encore lié sur la barque, je lui ai entendu dire qu'il voulait débarquer à Brunnen, et de là me conduire à sa forteresse en passant par Schwitz.

LE PÊCHEUR. Voulait-il donc prendre le chemin de terre?

TELL. C'était son intention.

LE PÊCHEUR. Oh! alors, cachez-vous sans retard; Dieu ne vous délivrera pas deux fois de ses mains.

TELL. Indiquez-moi le chemin le plus court pour aller à Arth et à Kussnacht.

LE PÊCHEUR. La grande route passe par Steinen; mais mon fils, en prenant un sentier plus court et peu connu, pourra vous conduire par Lowerz.

TELL *lui donne la main*. Que le ciel vous récompense de votre bonne action! Adieu. (*Il s'éloigne et revient.*) N'avez-vous pas aussi prêté serment au Rutli? Il me semble avoir entendu prononcer votre nom.

LE PÊCHEUR. Oui, j'étais là, et j'ai prêté le serment d'alliance.

TELL. Eh bien! faites-moi l'amitié d'aller à Burglen. Ma femme est dans l'anxiété; dites-lui que je suis délivré et en sûreté.

LE PÊCHEUR. Où lui dirai-je que vous vous êtes retiré?

TELL. Vous trouverez chez elle mon beau-père et d'autres conjurés du Rutli. Dites-leur qu'ils aient bon courage, que Tell est libre, qu'il peut faire usage de son bras, et qu'ils apprendront bientôt quelque chose de moi.

LE PÊCHEUR. Quel dessein méditez-vous? dites-le-moi franchement.

TELL. Quand cela sera fait, on en parlera.

(*Il sort.*)

LE PÊCHEUR. Montre-lui le chemin, Jenni. Que Dieu soit avec lui, et qu'il achève ce qu'il a entrepris!

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

Une salle du château d'Attinghausen.

LE BARON, *dans un fauteuil, mourant;* WALTHER FURST, STAUFFACHER, MELCHTHAL *et* BAUMGARTEN, *empressés autour de lui.* WALTHER TELL, *à genoux devant lui.*

WALTHER FURST. C'en est fait de lui; il n'est plus.

STAUFFACHER. Il n'est cependant pas encore mort... Voyez, le poil de ses lèvres remue, son sommeil est tranquille et ses traits sont paisibles et riants. (*Baumgarten va vers la porte et parle à quelqu'un.*)

WALTHER FURST, *à Baumgarten.* Qui est-ce?

BAUMGARTEN. C'est votre fille Hedwige qui veut vous parler et voir son enfant. (*Walther Tell se lève.*)

WALTHER FURST. Puis-je la consoler? Ai-je moi-même une consolation? Toutes les douleurs s'amassent sur ma tête.

HEDWIGE, *entrant.* Où est mon enfant? Laissez-moi, je veux le voir.

STAUFFACHER. Remettez-vous, songez que vous êtes dans la maison de la mort.

HEDWIGE *se précipite vers l'enfant.* Mon Walther! Oh! tu vis pour moi.

WALTHER TELL, *dans les bras de sa mère.* Ma pauvre mère!

HEDWIGE. Est-ce bien sûr? N'est-tu pas blessé? (*Elle le regarde avec anxiété.*) Est-il possible? A-t-il pu tirer sur toi? Comment l'a-t-il pu? Oh! il n'a point de cœur... Lancer une flèche sur la tête de son propre enfant!

WALTHER FURST. Il l'a fait avec angoisse, avec une douleur qui lui déchirait l'âme; il l'a fait forcément, car il y allait de la vie.

HEDWIGE. Oh! s'il avait eu un cœur de père, avant de s'y résoudre il serait mort mille fois.

STAUFFACHER. Vous devriez louer la providence de Dieu qui a si bien conduit son bras.

HEDWIGE. Puis-je oublier ce qui aurait pu arriver? Dieu du ciel! quand je vivrais quatre-vingts ans, je vois toujours cet enfant enchaîné, son père qui tire sur lui, et toujours ce trait me traverse le cœur.

MELCHTHAL. Si vous saviez comme le gouverneur l'a irrité!

HEDWIGE. O cœur insensible des hommes! Quand leur orgueil est blessé, ils ne connaissent plus rien; dans leur colère aveugle, ils jouent la tête d'un enfant et le cœur d'une mère.

BAUMGARTEN. Le sort de votre mari n'est-il déjà pas assez cruel? Pourquoi y ajouter encore l'amertume de vos reproches? N'avez-vous point pitié de ses souffrances?

HEDWIGE *se retourne vers lui et le regarde fixement.* Et toi, n'as-tu que des larmes pour le malheur de ton ami? Où étiez-vous, quand on a chargé de liens le

meilleur des hommes? Quel secours lui avez-vous donné? Vous avez vu cette violence horrible, et vous l'avez laissée s'accomplir; vous avez souffert patiemment qu'on enlevât votre ami au milieu de vous. Est-ce ainsi que Tell a agi envers vous? Est-il resté là à vous plaindre, lorsque vous aviez d'un côté les cavaliers du gouverneur qui vous poursuivaient, et, de l'autre, le lac mugissant? Est-ce par de vaines larmes qu'il vous a manifesté sa compassion? Non; il s'est élancé dans le canot, il a oublié sa femme et ses enfants pour te sauver.

WALTHER FURST. Que pouvions-nous faire pour le délivrer, nous qui étions en si petit nombre et sans armes?

HEDWIGE *se jette dans les bras de son père.* O mon père! et toi aussi tu l'as perdu, et le pays, et nous tous nous l'avons perdu! Il nous manque à tous, hélas! et nous lui manquons à lui! Que Dieu préserve son âme du désespoir! Pas un ami ne lui portera quelque consolation dans les profondeurs de son cachot! S'il devenait malade!... Hélas! dans l'obscurité, dans l'humidité de sa prison, il deviendra malade. La rose des Alpes pâlit et se fane dans le vallon marécageux. Et lui, il ne peut vivre qu'avec la lumière du soleil et le souffle de l'air pur. Lui, prisonnier? lui qui ne respirait que la liberté? Il ne pourra vivre dans les vapeurs du souterrain.

STAUFFACHER. Calmez-vous, nous travaillerons tous à le faire sortir de sa prison.

HEDWIGE. Que pouvez-vous faire sans lui? Aussi longtemps que Tell fut libre, il y avait encore de l'espoir; l'innocence avait encore un ami, et l'opprimé un défenseur. Tell vous eût tous délivrés, vous tous réunis ne pouvez rompre ses fers! (*Le baron se réveille.*)

BAUMGARTEN. Il se réveille, silence!

ATTINGHAUSEN, *se relevant.* Où est-il?

STAUFFACHER. Qui?

ATTINGHAUSEN. Il me manque, il m'abandonne au dernier moment.

STAUFFACHER. Il pense à son neveu ; l'a-t-on envoyé chercher ?

WALTHER FURST. On y est allé. Consolez-vous, il a écouté la voix de son cœur, il est à nous.

ATTINGHAUSEN. A-t-il parlé pour sa patrie?

STAUFFACHER. Avec un courage de héros.

ATTINGHAUSEN. Pourquoi ne vient-il pas recevoir ma dernière bénédiction ? je sens que ma fin approche.

STAUFFACHER. Non, mon noble seigneur; ce court sommeil vous a rafraîchi, et votre œil est animé.

ATTINGHAUSEN. Vivre, c'est souffrir. C'en est fait de la souffrance ainsi que de l'espoir. (*Il aperçoit l'enfant.*) Qui est cet enfant ?

WALTHER FURST. Bénissez-le, monseigneur ; c'est mon petit-fils, et il n'a plus de père! (*Hedwige tombe à genoux avec l'enfant devant le mourant.*)

ATTINGHAUSEN. Et je vous laisse tous sans père. Malheur à moi ! mes derniers regards ont vu la ruine de la patrie ! Devais-je donc arriver à cet âge si avancé pour mourir avec toutes mes espérances ?

STAUFFACHER, *à Walther Furst.* Mourra-t-il dans ce profond chagrin? Ne pourrons-nous faire luire sur ses derniers moments un doux rayon d'espoir? Noble baron, revenez de votre abattement ; nous ne sommes pas entièrement abandonnés, nous ne sommes pas perdus sans ressource.

ATTINGHAUSEN. Et qui vous sauvera ?

WALTHER FURST. Nous-mêmes ; écoutez. Les trois cantons se sont promis de chasser les tyrans ; l'alliance est conclue, un serment sacré nous lie. Avant qu'une nouvelle année recommence son cours, nos projets seront accomplis, et votre cendre reposera sur une terre libre.

ATTINGHAUSEN. Oh ! dites-le-moi, l'alliance est-elle conclue ?

MELCHTHAL. Le même jour, les trois cantons se soulèveront. Tout est préparé, et, jusqu'à présent, le secret

a été bien gardé, quoique plusieurs centaines de personnes le sachent. Le sol est miné sous les pas des tyrans ; les jours de leur règne sont comptés, et bientôt on n'en trouvera même plus les vestiges.

ATTINGHAUSEN. Mais les forteresses de la contrée?

MELCHTHAL. Elles tomberont toutes le même jour.

ATTINGHAUSEN. Les nobles ont-ils pris part à cette alliance ?

STAUFFACHER. Nous comptons, s'il le faut, sur leur secours ; jusqu'à présent, les paysans seuls ont fait serment.

ATTINGHAUSEN *se lève lentement et avec une grande surprise.* Les paysans ont osé entreprendre une telle chose eux-mêmes et sans le secours des nobles! Se fient-ils tant à leur propre force? Alors on n'a plus besoin de nous, et nous pouvons sans regret descendre dans le tombeau; notre temps est fini. La dignité de l'homme se maintiendra par un autre pouvoir. (*Il passe ses mains sur la tête de l'enfant, qui est à genoux devant lui.*) Du moment où la pomme fut placée sur la tête de cet enfant, date une liberté nouvelle et meilleure. L'ancien ordre de choses est renversé, les temps sont changés, et une nouvelle ère fleurit sur les ruines.

STAUFFACHER, *à Walther Furst.* Voyez comme son œil s'anime ; ce n'est pas le rayon d'une nature expirante, c'est celui d'une vie nouvelle.

ATTINGHAUSEN. La noblesse descend de ses anciens châteaux pour venir dans la ville prêter son serment de bourgeoisie. Déjà l'Uechtland, déjà la Turgovie ont commencé; la noble ville de Berne élève sa tête souveraine; Fribourg est l'asile assuré des hommes libres; Zurich arme ses corporations et en fait une troupe guerrière; la puissance des rois se brise au pied de ces murailles éternelles. (*Il prononce les paroles suivantes d'un ton prophétique et avec exaltation.*) Je vois les princes et les nobles seigneurs, revêtus de leur noble armure, s'avancer ici pour combattre un pauvre peu-

ple de bergers. On se livre des batailles à mort, et plus d'un défilé est illustré par des victoires sanglantes. Le paysan se jette la poitrine nue, comme une victime volontaire, dans une forêt de lances; il l'entr'ouvre; la fleur de la noblesse tombe, et la liberté élève ses drapeaux victorieux. (*Il prend la main de Walther Furst et de Stauffacher.*) Tenez-vous unis étroitement et toujours. Qu'aucune contrée ne soit étrangère à la liberté d'une autre contrée; du haut de vos montagnes veillez à ce que les confédérés viennent à la hâte au secours des confédérés. Soyez unis, unis, toujours unis. (*Il retombe sur son fauteuil. Ses mains inanimées tiennent encore celles de Furst et de Stauffacher, qui le regardent longtemps en silence, puis se retirent et se livrent à leur douleur. Pendant ce temps, les serviteurs du baron sont entrés. Ils s'approchent avec toutes les apparences d'un violent chagrin. Les uns s'agenouillent près de lui, d'autres versent des larmes sur ses mains. Pendant cette scène muette, la cloche du château sonne.*)

RUDENZ *entre à la hâte.* Vit-il encore? Oh! dites-moi, pourra-il m'entendre?

WALTHER FURST *montre Attinghausen en détournant le visage.* Vous-êtes à présent notre seigneur et notre protecteur, et ce château a changé de maître.

RUDENZ *regarde le corps de son oncle, et reste saisi d'une violente douleur.* O Dieu! mon repentir a été trop tardif. Que n'a-t-il pu vivre quelques instants de plus, pour voir le changement de mon cœur? J'ai méprisé sa noble voix quand il jouissait encore de la lumière. Maintenant il n'est plus; il nous a quittés pour toujours, et il me laisse une grande dette à acquitter. Oh! dites, est-il mort courroucé contre moi?

STAUFFACHER. En mourant, il a appris encore ce que vous avez fait, et il a béni le courage avec lequel vous avez parlé.

RUDENZ, *à genoux devant le mort.* Oui, restes sacrés de celui que j'aimais, corps inanimé, je le jure sur ces

mains glacées par la mort, j'ai rompu pour toujours les liens étrangers, je suis revenu à mes compatriotes, je suis et je veux être de toute mon âme un vrai Suisse. (*Il se lève.*) Pleurez sur votre ami, sur votre père, mais ne désespérez pas. Je n'hérite pas seulement de ses richesses ; son cœur et son esprit descendent en moi, et une verte jeunesse accomplira ce que vous avait promis son vieil âge. Mon vénérable père, donnez-moi votre main, et vous aussi, Melchthal, et vous aussi. Oh ! n'hésitez pas, ne vous détournez pas, recevez mes aveux et mes serments.

WALTHER FURST. Donnez-lui votre main ; son cœur qui revient à nous mérite la confiance.

MELCHTHAL. Vous avez traité avec dédain le paysan. Parlez, que peut-on attendre de vous ?

RUDENZ. Oh ! ne pensez pas à l'erreur de ma jeunesse.

STAUFFACHER, *à Melchthal.* Soyez unis, tel a été le dernier mot de notre père. Pensez-y.

MELCHTHAL. Voici ma main. La promesse d'un paysan, noble seigneur, est aussi une parole d'honneur. Que serait le chevalier sans nous ? Notre profession est plus ancienne que la vôtre.

RUDENZ. Je l'honore, et mon épée la protégera.

MELCHTHAL. Seigneur baron, le bras qui dompte et qui féconde un sol ingrat peut aussi nous défendre.

RUDENZ. Vous me défendrez, et moi je vous défendrai. En nous soutenant l'un l'autre, nous serons forts. Mais à quoi bon parler, quand la patrie est encore la proie de la tyrannie étrangère ? C'est lorsque le sol sera délivré de ses ennemis que nous formerons en paix notre contrat. (*Après un moment de silence.*) Vous vous taisez ? Vous n'avez rien à me dire ? Comment ! n'ai-je pas encore mérité que vous ayez confiance en moi ? Eh bien ! il faut donc que j'entre dans votre alliance malgré vous. Vous avez été au Rutli, vous avez prêté serment, je le sais ; je sais tout ce que vous avez fait, et

quoique tout cela ne m'ait pas été confié par vous, je l'ai gardé comme un dépôt sacré. Je n'ai jamais été l'ennemi de mon pays, croyez-moi, et je n'ai jamais agi contre vous. Mais vous avez mal fait de différer; le temp presse, et il faut des actions promptes. Tell a été la victime de vos retards.

STAUFFACHER. Nous avons juré d'attendre jusqu'aux fêtes de Noël.

RUDENZ. Je n'étais pas là, je n'ai pas juré. Attendez; moi, j'agis.

MELCHTHAL. Quoi! vous voudriez...

RUDENZ. Je me compte au nombre des chefs du pays, et mon premier devoir est de vous protéger.

WALTHER FURST. Rendre à la terre cette dépouille précieuse est notre premier, notre plus saint devoir.

RUDENZ. Quand nous aurons délivré le pays, nous poserons sur le cercueil la couronne de la victoire. O mes amis! ce n'est pas seulement votre cause que je défends contre les tyrans, c'est la mienne. Écoutez. Ma Berthe a disparu; elle a été secrètement enlevée au milieu de nous avec une indigne audace.

STAUFFACHER. Le tyran a-t-il pu exercer une telle violence envers une personne libre et noble?

RUDENZ. Mes amis, je vous ai promis mon secours, et je dois d'abord invoquer le vôtre. On a saisi, on a enlevé ma bien-aimée. Qui sait où le furieux la cache? à quelle violence coupable il peut avoir recours pour jeter son cœur dans des liens odieux? Ne m'abandonnez pas, aidez-moi à la sauver. Elle vous chérit, et elle mérite par son dévoûment pour la patrie que tous les bras s'arment pour la défendre.

WALTHER FURST. Que voulez-vous entreprendre?

RUDENZ. Le sais-je? Hélas! dans l'obscurité qui enveloppe son sort, dans l'affreuse anxiété de mon incertitude, je ne puis m'arrêter à aucune pensée déterminée. Une seule chose apparaît clairement à mon âme, c'est que je ne pourrai la découvrir que sous les débris

de la tyrannie, et que nous devons nous emparer de toutes les forteresses pour pénétrer dans son cachot.

MELCHTHAL. Venez, conduisez-nous, nous vous suivons. Pourquoi remettre à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui? Tell était libre quand nous avons prêté serment au Rutli, ces violences monstrueuses n'étaient pas encore arrivées. Le temps nous impose de nouveaux devoirs. Qui serait assez lâche pour différer encore?

RUDENZ, *à Stauffacher et à Walther Furst.* Armez-vous et tenez-vous prêts. Attendez le signal du feu qui brillera sur les montagnes, et qui vous annoncera votre victoire plus rapidement que la voile du batelier. Quand vous verrez ces heureuses flammes, tombez sur l'ennemi comme l'éclair, et renversez l'édifice de la tyrannie. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE III.

Un chemin creux près de Kussnacht. On descend là entre des rochers, et avant que les voyageurs arrivent sur la scène, on les voit sur la hauteur. Des rochers de tous côtés; un d'eux forme un avancement couvert d'arbrisseaux.

TELL *s'avance avec son arbalète.* Il faut qu'il passe par ce chemin creux, il n'y en a point d'autre pour aller à Kussnacht. C'est ici que j'accomplirai mon projet. L'occasion est favorable : caché derrière ces arbrisseaux, je puis l'atteindre avec ma flèche : l'étroit espace du chemin ne permet pas à ses gens d'être à côté de lui. Règle ton compte avec le ciel, Gessler; c'en est fait de toi, ton heure a sonné.

Je vivais innocent et paisible, je ne dirigeais mes traits que contre les animaux des bois, le meurtre n'avait pas souillé ma pensée; tu es venu jeter l'épouvante dans ma vie tranquille, tu as changé en poison la douceur de mes pieuses pensées, tu m'as habitué aux choses monstrueuses. Celui qui peut tirer sur la

tête de son enfant peut aussi atteindre le cœur de son ennemi.

Il faut que je les protége contre ta rage, gouverneur! mes pauvres innocents enfants et ma fidèle femme. Quand j'ai tendu la corde de mon arbalète, quand ma main tremblait, quand tu me forçais avec une ruse infernale à viser à la tête de mon enfant; quand j'étais devant toi, suppliant et sans force, j'ai fait au fond de mon cœur un horrible serment que Dieu seul a entendu : j'ai juré que ton cœur serait le but de mon premier coup. Ce que je me suis promis dans mon infernale angoisse de ce moment est une dette sacrée, je veux l'acquitter.

Tu es mon maître et le représentant de mon empereur; mais l'empereur ne se serait pas permis ce que tu as osé. Il t'a envoyé dans ce pays pour exercer la justice, une justice plus sévère, car il était irrité, mais non pas pour te faire un jeu cruel du meurtre et de l'atrocité; il y a un Dieu pour punir et pour venger. Viens, toi qui as été l'instrument d'une douleur amère, toi qui es maintenant mon bien, mon trésor le plus cher; je veux te donner un but qui a été jusqu'à ce jour inaccessible aux prières les plus tendres, mais qui ne te résistera pas. Et toi, fidèle corde de mon arc, qui m'as si souvent servi dans les amusements joyeux, ne m'abandonne pas dans cette terrible circonstance. Cette fois encore, ô ma corde fidèle! sois ferme, toi qui as si souvent lancé le trait rapide. S'il tombait tout à l'heure sans force de mes mains, je ne pourrais lui en en envoyer un second. (*Des voyageurs passent sur la scène.*)

Je veux m'asseoir sur ce banc de pierre qui s'offre au voyageur pour le reposer un instant, car ici il n'y a point d'habitation. Les passants se succèdent, étrangers l'un à l'autre, sans s'informer mutuellement de leurs peines. Ici viennent le marchand soucieux et le pèlerin léger, le moine pieux, le brigand au regard

sombre, le joyeux ménétrier, et le colporteur avec son cheval lourdement chargé, qui revient des contrées lointaines ; car chaque route conduit au bout du monde. Ils suivent tous le chemin qui mène à leurs affaires, et le mien mène au meurtre. (*Il s'asseoit.*)

Autrefois, mes chers enfants, lorsque votre père revenait à la maison, c'était une joie, car jamais il ne rentrait sans vous apporter quelque chose, tantôt une belle fleur des Alpes, ou un oiseau rare, ou un coquillage pétrifié qu'il trouvait en parcourant la montagne. Aujourd'hui il s'en va à la recherche d'une autre proie ; il est assis dans un lieu sauvage avec une pensée de meurtre ; c'est la vie de son ennemi qu'il veut surprendre. Et cependant, mes chers enfants, c'est à vous encore qu'il pense maintenant... C'est pour vous défendre, c'est afin de protéger votre douce innocence contre la rage du tyran, qu'il prépare son arc pour le meurtre. (*Il se lève.*)

J'attends une noble proie. Le chasseur passe souvent sans regret des jours entiers à errer dans la rigueur de l'hiver, à sauter de rocher en rocher, à gravir des murailles de glace qu'il teint de son propre sang, tout cela pour atteindre un pauvre gibier. Ici, il s'agit d'un but bien autrement précieux, du cœur de mon ennemi mortel qui voudrait me perdre. (*On entend dans le lointain une musique joyeuse qui s'approche.*) J'ai passé toute ma vie à manier l'arc, à m'exercer selon les règles du chasseur ; j'ai souvent, au tir, atteint le milieu de la cible et gagné le prix ; aujourd'hui, je veux faire mon coup de maître et remporter le plus beau prix qu'il puisse y avoir dans l'étendue des montagnes. (*On aperçoit une noce sur la hauteur. Tell la regarde appuyé sur son arbalète.*)

STUSSI *le messier s'approche de lui.* C'est le métayer du couvent de Marlischachen qui célèbre aujourd'hui sa noce, un homme riche, qui possède bien dix troupeaux sur les Alpes. La fiancée est d'Imisée ; cette nuit

il y aura grande fête à Kussnacht. Venez avec moi, chaque honnête homme est invité.

TELL. Un convive sombre ne va pas à une noce.

STUSSI. Si quelque chagrin vous oppresse, rejetez-le gaiment de votre cœur. Prenez les choses comme elles viennent; les temps sont rudes, voilà pourquoi l'homme doit saisir à la hâte un moment de joie. Ici un mariage, ailleurs un enterrement.

TELL. Et souvent l'on passe de l'un à l'autre.

STUSSI. Ainsi va le monde maintenant. Il y a assez de malheurs partout. Une partie du mont Ruiff s'est écroulée dans le canton de Glaris et a enseveli tout un côté du pays.

TELL. Les montagnes s'écroulent elles-mêmes. Il n'y a donc rien de ferme sur la terre?

STUSSI. Ailleurs, on raconte des choses merveilleuses. Je viens de parler à un homme qui arrive de Bade; il m'a raconté qu'un chevalier s'était mis en route pour aller voir le roi. Le long du chemin il rencontre un essaim de frelons qui s'attachent à son cheval, et le tourmentent tellement que l'animal tombe mort, et le chevalier arrive à pied chez le roi.

TELL. Le faible a aussi son aiguillon. (*Hermengarde arrive avec plusieurs enfants, et se place à l'entrée du chemin.*)

STUSSI. On craint que cela ne présage quelque grand malheur pour le pays, quelque fait contre nature.

TELL. Chaque jour il se passe des faits de ce genre, et nul signe merveilleux ne le présage.

STUSSI. Heureux celui qui cultive paisiblement son champ, et reste sans souci au milieu des siens!

TELL. L'homme le meilleur ne peut vivre en paix si cela déplaît à un méchant voisin. (*Tell regarde avec impatience du côté du chemin.*)

STUSSI. Adieu. Vous attendez quelqu'un?

TELL. Oui.

STUSSI. Je vous souhaite un heureux retour parmi les

vôtres. Vous êtes d'Uri. Notre gracieux maître, le gouverneur, doit en revenir aujourd'hui.

UN VOYAGEUR *qui arrive.* N'attendez pas le gouverneur aujourd'hui. Les eaux ont été enflées par les grandes pluies, et le torrent a rompu tous les ponts. (*Tell se lève.*)

HERMENGARDE *s'avance.* Le gouverneur ne viendra pas.

STUSSI. Avez-vous quelque chose à lui dire?

HERMENGARDE. Oui, vraiment.

STUSSI. Pourquoi vous placez-vous sur son passage dans ce chemin creux?

HERMENGARDE. Ici, il ne pourra m'échapper. Il faudra qu'il m'entende.

FRIESSHARDT *s'avance sur le chemin et crie.* Écartez-vous du chemin! Voici monseigneur le gouverneur qui me suit à cheval. (*Tell se retire.*)

HERMENGARDE, *vivement.* Le gouverneur vient! (*Elle rient avec ses enfants sur le devant de la scène. Gessler et Rodolphe se montrent à cheval sur la hauteur.*)

STUSSI, *à Friesshardt.* Comment avez-vous traversé les rivières, puisque les ponts ont été emportés?

FRIESSHARDT. Nous nous sommes débattus sur le lac, mon ami, et nous ne craignons plus les rivières.

STUSSI. Vous étiez sur une barque pendant la terrible tempête?

FRIESSHARDT. Oui, nous y étions, et toute ma vie j'y penserai.

STUSSI. Oh! restez, racontez-nous...

FRIESSHARDT. Laissez-moi; il faut que j'aille en avant pour annoncer l'arrivée du gouverneur au château. (*Il s'éloigne.*)

STUSSI. Si ce bateau eût porté de braves gens, il eût été entièrement submergé; mais il y a des hommes sur qui le feu et l'eau ne peuvent rien. (*Il regarde autour de lui.*) Où donc est allé ce chasseur avec qui je parlais? (*Il s'éloigne.*)

GESSLER, *à cheval, causant avec Rodolphe de Harras.* Dites ce que vous voudrez, je suis l'agent de l'empereur, et je dois songer à lui plaire. Il ne m'a pas envoyé dans ce pays pour flatter le peuple et le traiter doucement. Il veut qu'on lui obéisse, et la question est de savoir si c'est le paysan qui sera maître du pays ou si c'est l'empereur.

HERMENGARDE. Voici le moment. Je vais m'adresser à lui. (*Elle s'approche avec inquiétude.*)

GESSLER. Je n'ai pas fait placer ce chapeau à Altdorf par raillerie, ni pour éprouver le cœur de ce peuple ; je le connais depuis longtemps. Je l'ai placé là pour qu'ils apprennent à courber devant moi cette tête qu'ils lèvent superbement. J'ai mis cet importun chapeau sur la route par laquelle ils doivent passer, pour qu'il frappe leurs regards, et leur rappelle le maître qu'ils oublieraient.

RODOLPHE. Le peuple a cependant certains droits.

GESSLER. Ce n'est pas le temps de les peser... Des combinaisons importantes sont en mouvement. La maison impériale veut grandir. Ce que le père a glorieusement commencé, le fils veut l'achever. Ce petit peuple est un obstacle sur notre route. D'une façon ou de l'autre... il faut qu'il se soumette. (*Ils veulent passer. Hermengarde se jette à genoux devant le gouverneur.*)

HERMENGARDE. Miséricorde ! monseigneur. Grâce ! grâce !

GESSLER. Pourquoi vous placez-vous sur le chemin devant moi ? Retirez-vous.

HERMENGARDE. Mon mari est en prison. Mes enfants demandent du pain... Mon puissant seigneur, ayez pitié de notre grande misère.

RODOLPHE. Qui êtes-vous ? qui est votre mari ?

HERMENGARDE. Mon bon seigneur, c'est un pauvre journalier du Rigi qui allait faucher l'herbe sur les rocs escarpés, dans les lieux où les bestiaux n'osent pas monter.

RODOLPHE, *au gouverneur*. Par le ciel ! c'est une pauvre et malheureuse vie ! Je vous en prie, relâchez cet homme, quelques fautes qu'il ait commises ; son affreux métier est une assez grande punition. (*A Hermengarde.*) On vous rendra justice. Venez au château, présentez votre requête. Ce n'est pas ici le lieu.

HERMENGARDE. Non, non, je ne quitterai pas cette place que le gouverneur ne m'ait rendu mon mari. Il y a déjà six mois qu'il est en prison, et qu'il attend vainement une sentence de juge.

GESSLER. Femme, voulez-vous donc employer envers moi la violence ? Retirez-vous.

HERMENGARDE. Justice, gouverneur ! Tu es juge dans ce pays au nom de Dieu et de l'empereur. Fais ton devoir. Si tu veux qu'il te soit fait justice au ciel, rends-nous justice ici...

GESSLER. Allons. Éloignez de mes yeux ce peuple insolent.

HERMENGARDE *saisit la bride de son cheval*. Non, non, je n'ai plus rien à perdre. Tu n'iras pas plus loin, gouverneur, avant de m'avoir rendu justice. Fronce le sourcil, roule tes yeux menaçants. Notre malheur est tellement sans bornes, que nous ne nous soucions plus de ta colère.

GESSLER. Femme, fais-moi place, ou mon cheval te passera sur le corps.

HERMENGARDE. Eh bien ! pousse-le... Tiens... (*Elle pousse ses enfants par terre et se met avec eux au milieu du chemin.*) Me voici avec mes enfants... Écrase ces pauvres orphelins sous les pieds de ton cheval ; ce ne sera pas la plus affreuse de tes cruautés...

RODOLPHE. Femme, vous êtes donc folle ?

HERMENGARDE, *avec plus de force*. Tu foules bien depuis longtemps la terre de l'empereur à tes pieds. Oh ! je ne suis qu'une femme ; si j'étais homme, je sais bien qu'il y aurait quelque chose de mieux à faire que de me prosterner dans la poussière. (*On entend*

de nouveau la musique sur la hauteur, mais dans le lointain.)

GESSLER. Où sont mes serviteurs? Qu'on arrache cette femme d'ici, ou je ne me retiens plus, et je ferai ce que je ne voudrais pas faire.

RODOLPHE. Vos serviteurs n'ont pas encore pu venir. Ce chemin est obstrué par une noce.

GESSLER. Je suis pour ce peuple un maître trop doux. Les langues sont encore libres; ces gens ne sont pas domptés comme ils devraient l'être. Mais cela changera, je le promets. Je briserai cette rude obstination, je ferai plier cet impudent esprit de liberté, et je donnerai à cette contrée une autre loi... Je veux... (*Un trait le frappe. Il porte la main sur son cœur et chancelle. D'une voix étouffée, il dit :*) Mon Dieu, soyez-moi miséricordieux!

RODOLPHE. Monseigneur! Dieu! qu'est-ce donc? D'où vient cela?

HERMENGARDE. Au meurtre! au meurtre! Il chancelle; il tombe; il est tué.

RODOLPHE *saute à bas de son cheval.* Quel horrible événement! Dieu!... Seigneur chevalier! invoquez la clémence du ciel. Vous êtes un homme mort.

GESSLER. C'est la flèche de Tell. (*Il tombe dans les bras de Rodolphe, qui le dépose sur le banc de pierre.*)

TELL *se montre sur le haut du rocher.* Tu connais la main qui t'a frappé, n'en cherche pas une autre. Les chaumières sont libres, l'innocence n'a plus rien à craindre de toi. Tu n'affligeras plus cette contrée. (*Il disparaît. Le peuple accourt.*)

STUSSI. Qu'y a-t-il? que s'est-il passé?

HERMENGARDE. Le gouverneur a été percé d'une flèche.

LE PEUPLE. Qui a été frappé? (*Pendant qu'une partie de la noce s'avance sur la scène, le reste est encore sur la hauteur, et la musique continue.*)

RODOLPHE. Il perd tout son sang; allez lui chercher

du secours. Poursuivez le meurtrier. Malheureux homme ! mourir ainsi ! Mais tu ne voulais pas écouter mes avis.

STUSSI. Par le ciel ! il est là pâle et inanimé.

PLUSIEURS VOIX. Qui a fait le coup ?

RODOLPHE. Ce peuple est-il donc fou de continuer ainsi sa musique auprès d'un mort? Faites-le taire. (*La musique cesse. La foule augmente.*) Parlez, seigneur gouverneur, si vous avez encore quelque connaissance... N'avez-vous rien à me confier? (*Gessler fait un signe de la main, puis le répète avec vivacité en s'apercevant qu'il n'est pas compris.*) Où dois-je aller?... A Kussnacht?... Je ne vous comprends pas... Oh ! soyez résigné... Quittez les pensées terrestres... Songez à vous réconcilier avec le ciel. (*Toute la noce entoure le mourant sans pitié.*)

STUSSI. Voyez comme il pâlit! Maintenant la mort gagne le cœur... Ses yeux sont éteints.

HERMENGARDE *élève un de ses enfants dans ses bras.* Voyez, mes enfants, comme un scélérat meurt.

RODOLPHE. Femmes insensées ! n'avez-vous donc aucun sentiment? Pouvez-vous repaître vos regards de cet affreux spectacle? Aidez-moi ; approchez-vous de lui... N'est-il donc personne ici qui veuille arracher cette flèche de sa poitrine ?

LES FEMMES *reculent.* Nous, toucher à celui que Dieu a frappé !

RODOLPHE. Que la malédiction éternelle tombe sur vous ! (*Il tire son épée.*)

STUSSI *le prend par le bras.* N'essayez pas, seigneur... Votre pouvoir est fini ; le tyran du pays est tombé. Nous ne supporterons plus aucune violence ; nous sommes libres.

TOUS, *en tumulte* La contrée est libre !

RODOLPHE. En sommes-nous venus là? La crainte et l'obeissance ont-elles sitôt cessé ? (*Aux hommes d'armes qui s'approchent.*) Vous voyez l'affreux événement qui

vient de se passer; tout secours est inutile, et c'est en vain qu'on voudrait poursuivre le meurtrier. D'autres soins nous réclament... Allons à Kussnacht; conservons à l'empereur sa forteresse; car dans ce moment tous les liens du devoir, toutes les règles établies sont rompus, et l'on ne peut plus compter sur la fidélité d'aucun homme. (*Il se retire avec sa suite, et l'on voit arriver six religieux.*)

HERMENGARDE. Place! place! voici les religieux.

STUSSI. La victime est là ; les corbeaux descendent.

LES RELIGIEUX *forment un demi-cercle autour du mort, et chantent d'une voix sombre :* « La mort atteint l'homme » en un instant; nul délai ne lui est accordé. Il est » renversé au milieu de sa carrière, il est emporté dans » la plénitude de la vie. Qu'il soit prêt ou non à partir, » il faut qu'il paraisse devant son juge. » (*Pendant qu'on chante ces derniers mots, le rideau tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

La place publique d'Altdorf. Dans le fond, à droite, le château fort d'Uri avec ses échafaudages; à gauche, la vue de plusieurs montagnes au-dessus desquelles brillent les signaux de feu. Le jour commence, les cloches sonnent de différents côtés.

RUODI, KUONI, WERNI, LE MAITRE TAILLEUR DE PIERRE *et beaucoup d'autres habitants;* DES FEMMES *et* DES ENFANTS.

RUODI. Voyez-vous sur les montagnes ces signaux de feu?

LE TAILLEUR DE PIERRE. Entendez-vous les cloches qui sonnent de l'autre côté de la forêt?

RUODI. Les ennemis sont chassés.

LE TAILLEUR DE PIERRE. Les forteresses sont prises.

RUODI. Et nous, habitants d'Uri, nous souffrons encore ce château des tyrans sur notre sol! Serons-nous les derniers à nous déclarer libres?

LE TAILLEUR DE PIERRE. Faut-il laisser subsister ce moyen d'oppression? Allons, renversez-le.

TOUS. A bas! à bas! à bas!

RUODI. Où est la trompe d'Uri?

LA TROMPE D'URI. Me voici; que faut-il faire?

RUODI. Allez sur la hauteur et sonnez de votre trompe. Que ce bruit éclatant résonne au loin dans les cavernes, éveille l'écho de chaque grotte de granit, et convoque à la hâte les hommes des montagnes! (*La trompe d'Uri s'en va. Walther Furst arrive.*)

WALTHER FUST. Arrêtez, amis, arrêtez! nous ignorons encore ce qui s'est passé à Unterwald et à Schwitz. Attendons un message.

RUODI. Pourquoi attendre? Le tyran est mort, le jour de la liberté s'est levé.

LE TAILLEUR DE PIERRE. Et ces feux allumés sur toutes les montagnes qui nous environnent ne sont-ils pas un message suffisant?

RUODI. Venez, venez, mettez la main à l'œuvre. Hommes et femmes, brisez ces échafaudages; faites tomber les voûtes, renversez les murailles. Qu'il n'en reste pas pierre sur pierre!

LE TAILLEUR DE PIERRE. Venez, compagnons; nous avons bâti cet édifice, nous saurons le détruire.

TOUS. Renversons-le! (*Ils se précipitent de tous côtés sur le château.*)

WALTHER FURST. Les voilà en action; je ne puis plus les retenir. (*Entrent Melchthal et Baumgarten.*)

MELCHTHAL. Quoi! cette forteresse subsiste encore, tandis que Sarnen est en cendres et que Rossberg est détruit?

WALTHER FURST. Est-ce vous, Melchthal? Nous appor-

tez-vous la liberté? Dites, le pays est-il délivré de ses ennemis?

MELCHTHAL *l'embrasse.* Notre sol est libre. Réjouissez-vous, noble vieillard; au moment où je vous parle il n'y a plus de tyran sur la terre de Suisse.

WALTHER FURST. Oh! dites, comment vous êtes-vous emparés de la forteresse?

MELCHTHAL. C'est Rudenz qui, avec une mâle audace, s'est rendu maître du château de Sarnen. La nuit précédente, moi, j'étais monté au Rossberg. Mais écoutez ce qui est arrivé. Nous avions déjà chassé les ennemis du château, et nous venions d'allumer avec joie un incendie dont la flamme s'élançait vers le ciel, lorsque Diethelm, le valet de Gessler, accourt et s'écrie que la dame de Bruneck est la proie du feu.

WALTHER FURST. Juste Dieu! (*On entend les échafaudages s'écrouler.*)

MELCHTHAL. C'était elle-même; elle avait été enfermée secrètement dans ce château par ordre du gouverneur. Rudenz s'élance avec rage, car nous entendions déjà les poutres et les portes massives qui s'écroulaient, et les cris de détresse de la malheureuse perçaient à travers la fumée.

WALTHER FURST. Est-elle sauvée?

MELCHTHAL. Il fallait de la résolution et de la promptitude. Si Rudenz n'eût été qu'un gentilhomme, nous aurions pris garde à notre vie; mais c'était notre allié, et Berthe honorait le peuple. Ainsi nous avons bravement risqué notre vie, et nous nous sommes précipités dans le feu.

WALTHER FURST. Est-elle sauvée?

MELCHTHAL. Oui, elle l'est. Rudenz et moi nous l'avons emportée du milieu des flammes, tandis que les poutres craquaient et se brisaient derrière nous. Et lorsqu'elle s'est vue sauvée et qu'elle a ouvert les yeux à la lumière du ciel, le baron s'est jeté dans mes bras; j'ai reçu en silence le serment d'une alliance qui, après

avoir subi l'ardeur du feu, résistera à toutes les épreuves du destin.

WALTHER FURST. Ou est Landenberg?

MELCHTHAL. Dans les montagnes de Brunig. S'il jouit encore de la lumière, celui qui a rendu mon père aveugle, cela n'a pas dépendu de moi. J'ai couru à sa poursuite, je l'ai atteint, je l'ai traîné aux pieds de mon père. Déjà mon épée s'était levée sur sa tête, il a imploré la miséricorde du vieillard aveugle et elle lui a sauvé la vie. Mais il a juré de s'exiler du pays et de n'y jamais revenir. Il tiendra son serment, car il a senti la force de notre bras.

WALTHER FURST. C'est bien à vous de n'avoir pas souillé de sang cette noble victoire.

DES ENFANTS *accourent sur la scène avec les débris de l'échafaudage.* Liberté! liberté! (*La trompe d'Uri résonne avec force.*)

WALTHER FURST. Voyez quelle fête! Ces enfants, lorsqu'ils seront devenus vieux, s'en souviendront encore. (*Des jeunes filles portent le chapeau sur une perche. Le peuple envahit le théâtre.*)

RUODI. Voici le chapeau devant lequel nous devions nous courber.

BAUMGARTEN. Eh bien! dites, qu'en faut-il faire?

WALTHER FURST. Dieu! c'est sous ce chapeau qu'était mon petit-fils.

PLUSIEURS VOIX. Détruisez ce monument de la tyrannie. Jetez-le au feu.

WALTHER FURST. Non; laissez-le subsister. Il devait servir d'instrument à la tyrannie; qu'il soit le signe éternel de la liberté! (*Les paysans, hommes, femmes, enfants, sont assis ou debout sur les débris des échafaudages et forment des groupes pittoresques.*)

MELCHTHAL. Nous voilà joyeusement debout sur les débris de la tyrannie. Confédérés, ce que nous avons juré au Rutli est noblement accompli.

WALTHER FURST. L'entreprise est commencée, mais

non pas achevée. Il nous faut encore du courage et une union assurée; car, soyez en sûr, le roi ne tardera pas à vouloir venger la mort de son bailli, et à ramener de force ce que nous avons chassé.

MELCHTHAL. Qu'il vienne avec son armée! Nous qui avons chassé l'ennemi intérieur, nous ne craignons pas de rencontrer celui du dehors.

RUODI. Pour entrer dans ce pays, il n'y a qu'un petit nombre de passages. Nous y ferons une barrière de nos corps.

BAUMGARTEN. Nous sommes unis par un lien éternel, et ses troupes ne nous effrayeront pas. (*Le curé et Stauffacher viennent.*)

LE CURÉ. Les jugements du ciel sont terribles.

LES PAYSANS. Qu'y a-t-il?

LE CURÉ. Dans quel temps nous vivons!

WALTHER FURST. Parlez! qu'est-ce donc? Ah! vous voici, Werner; quelle nouvelle nous apportez-vous?

LES PAYSANS. Qu'y a-t-il?

LE CURÉ. Écoutez et restez confondus.

STAUFFACHER. Nous sommes délivrés d'une grande crainte.

LE CURÉ. L'empereur a été assassiné.

WALTHER FURST. Dieu de miséricorde! (*Les habitants se pressent en tumulte autour de Stauffacher.*)

TOUS. Assassiné! Quoi! l'empereur! Écoutez! l'empereur!

MELCHTHAL. Cela n'est pas possible. D'où vous vient cette nouvelle?

STAUFFACHER. Cela est certain. L'empereur Albert est tombé, près de Brück, sous les coups d'un assassin. Un homme digne de foi, Jean Müller, a apporté cette nouvelle de Schaffouse.

WALTHER FURST. Qui a osé commettre cette horrible action?

STAUFFACHER. Le nom de l'assassin le rend plus horrible encore. C'est son neveu, le fils de son frère,

le duc Jean de Souabe, qui a commis ce meurtre.

MELCHTHAL. Quelle raison a pu le porter à ce parricide ?

STAUFFACHER. L'empereur gardait son héritage paternel et le refusait à ses impatientes réclamations. On dit même qu'il avait le projet d'en finir en donnant à son neveu la mitre épiscopale. Quoi qu'il en soit, le jeune prince a écouté les méchants conseils de quelques-uns de ses compagnons d'armes, et avec les seigneurs d'Eschenbach, de Tegerfeld de Wart et de Palm, il a résolu, puisqu'on lui refusait justice, de se venger de sa propre main.

WALTHER FURST. Dites-nous comment cet événement affreux s'est passé.

STAUFFACHER. L'empereur s'en allait de Stein à Bade pour rentrer à Rheinfeld, où est la cour. Il y avait avec lui les princes Jean et Léopold et une suite nombreuse de grands seigneurs. Quand il fut arrivé près de la Reuss, à l'endroit où on la traverse en bateau, les meurtriers se hâtèrent d'entrer dans la barque, de manière à séparer l'empereur de sa suite. De l'autre côté de la rivière, lorsque l'empereur passait dans un champ labouré, près des ruines d'une ancienne cité construite par les païens, en face de l'antique forteresse de Habsbourg, d'où est sortie sa race illustre, le duc Jean lui a donné un coup de poignard dans la gorge, Rodolphe de Palm l'a percé de sa lance, et Eschenbach lui a fendu la tête. L'empereur est tombé baigné dans son sang au milieu des siens, égorgé par les siens. Ses compagnons voyaient ce fait de l'autre côté du rivage ; mais, séparés de lui par la rivière, ils ne pouvaient que pousser des cris de douleur impuissants. Une pauvre femme était assise au bord de la route. L'empereur a expiré sur son sein.

MELCHTHAL. Ainsi celui dont l'avidité était insatiable n'a fait que descendre avant le temps au tombeau.

STAUFFACHER. Une frayeur terrible règne dans la

contrée. Tous les passages des montagnes sont fermés, chaque canton garde ses frontières. La vieille ville de Zurich même a fermé ses portes pour la première fois depuis trente ans, tant on craint les meurtriers, et plus encore ceux qui voudraient venger ce meurtre ; car la reine de Hongrie, la sévère Anne, étrangère à la douceur de son sexe, s'approche armée de la proscription, pour venger le sang royal de son père sur toute la race des meurtriers, sur leurs serviteurs, leurs enfants et leurs petits-enfants, et sur les pierres mêmes de leurs châteaux. Elle a juré d'immoler sur le tombeau de son père des générations entières et de se baigner dans le sang comme dans une fraîche rosée.

MELCHTHAL. Sait-on où les assassins ont fui ?

STAUFFACHER. Aussitôt après avoir commis leur crime, ils ont pris des chemins différents et se sont séparés pour ne plus se revoir. Le duc Jean doit errer dans les montagnes.

WALTHER FURST. Leur crime ne leur sera d'aucune utilité. La vengeance ne porte point de fruits. Elle s'alimente d'elle-même ; sa jouissance est le meurtre, et c'est par la cruauté qu'elle s'assouvit.

STAUFFACHER. Le crime ne sera d'aucune utilité pour les assassins ; mais nous, nous recueillerons d'une main pure la riche moisson de ce sanglant attentat, car nous sommes maintenant délivrés d'une grande crainte ; le plus puissant ennemi de notre liberté est tombé, et l'on croit que le sceptre passera de la maison de Habsbourg à une autre race. L'empire veut maintenir la liberté de son élection.

WALTHER FURST *et plusieurs autres*. En avez-vous appris quelque chose ?

STAUFFACHER. Le comte de Luxembourg est désigné par le plus grand nombre de suffrages.

WALTHER FURST. Nous avons bien fait de rester fidèles à l'empire. A présent, nous pouvons en espérer justice.

STAUFFACHER. Le nouvel empereur a besoin d'amis dévoués, et il nous protégera contre la vengeance de l'Autriche. (*Les paysans s'embrassent l'un l'autre.*)

LE SACRISTAIN *entre avec un messager de l'empire.* Voici les dignes chefs de notre pays.

LE CURÉ *et plusieurs autres.* De quoi s'agit-il ?

LE SACRISTAIN. C'est un messager de l'empire qui apporte cette lettre.

TOUS, *à Walther Furst.* Ouvrez et lisez.

WALTHER FURST *lit.* « Aux bons habitants d'Uri, de Schwitz et d'Unterwald, la reine Elisabeth souhaite salut et prospérité. »

PLUSIEURS VOIX. Que veut la reine ? son règne est fini.

WALTHER FURST *lit.* « Au milieu de sa grande douleur, dans le veuvage où la jette la mort sanglante de son époux, la reine a pensé à l'antique fidélité et à l'amour des Suisses. »

MELCHTHAL. Dans le temps de son bonheur elle n'y a jamais pensé.

LE CURÉ. Silence ! écoutez !

WALTHER FURST *lit.* « Elle est persuadée que ce peuple fidèle éprouvera un juste sentiment d'horreur envers les hommes maudits qui ont commis ce crime. Elle espère que les trois cantons ne donneront aucune assistance aux meurtriers, et qu'au contraire ils s'emploieront fidèlement entre les mains de la justice, se souvenant de l'amour et de la faveur que la maison de Rodolphe leur a toujours accordés. » (*Signe de malveillance parmi les paysans.*)

PLUSIEURS VOIX. L'amour et la faveur,

STAUFFACHER. Nous avons reçu des témoignages de faveur du père ; mais en quoi pouvons-nous nous louer du fils ? A-t-il confirmé nos lettres de franchise, comme tous les empereurs l'avaient fait avant lui ? A-t-il rendu la justice d'après les principes équitables, et prêté son appui à l'innocence opprimée ? A-t-il seulement voulu entendre les messagers que nous lui avons envoyés dans

notre anxiété? Non, il n'a rien fait de tout cela ; et n'a-t-il pas fallu conquérir nos droits nous-mêmes par notre courage? Nos souffrances ne le touchaient point. De la reconnaissance envers lui !... Il n'a pas semé la reconnaissance dans ces vallées. Dans sa haute situation, il pouvait être le père de ses peuples et il ne s'est occupé que de sa famille. Que ceux dont il a fait la fortune pleurent sur lui !

WALTHER FURST. Ne nous réjouissons pas de sa perte, ne pensons pas aux maux que nous avons éprouvés ; ils sont loin de nous. Mais venger la mort d'un souverain qui ne nous a fait aucun bien, et poursuivre ceux qui ne nous ont pas nui, cela ne nous convient pas et ne peut nous convenir. Ce serait un libre sacrifice d'amour, car la mort nous délivre de toute contrainte. Nous n'avons plus aucun devoir à remplir envers lui.

MELCHTHAL. Que la reine pleure dans sa retraite, que sa douleur passionnée accuse le ciel. Ici vous voyez un peuple, affranchi de son angoisse, rendre graces au ciel. Celui qui veut mériter des larmes doit traiter les autres avec amour. (*Le messager s'en va.*)

STAUFFACHER, *au peuple.* Où est Tell? Doit-il seul nous manquer, lui qui a fondé notre liberté? C'est lui qui a accompli la plus grande œuvre, et qui a souffert la plus cruelle douleur. Venez tous, venez. Allons le chercher dans sa demeure, et saluer notre libérateur à tous. (*Tous s'en vont.*)

SCÈNE II.

Le vestibule de la maison de Tell. Le feu est allumé dans le foyer. La porte d'entrée est ouverte.

HEDWIGE, WALTHER *et* GUILLAUME.

HEDWIGE. Votre père revient à vous, mes enfants ; mes chers enfants, il vit, il est libre, et nous sommes tous libres. C'est votre père qui a délivré le pays.

WALTHER. Et moi aussi, ma mère, j'ai pris part à tout cela, et mon nom sera prononcé. Ma vie était exposée à la flèche de mon père, et je n'ai pas tremblé.

HEDWIGE *l'embrasse.* Oui, tu m'as été rendu. Deux fois le ciel t'a donné à moi, deux fois j'ai souffert pour toi les douleurs de l'enfantement. A présent, c'en est fait, je vous possède tous deux, tous deux, et aujourd'hui votre père chéri revient. (*Un moine paraît à la porte.*)

GUILLAUME. Voyez, ma mère, voyez : voilà un bon religieux qui vient sans doute demander une aumône.

HEDWIGE. Fais-le entrer pour que nous lui donnions quelque chose, et il verra qu'il est venu dans une maison heureuse. (*Elle entre et revient aussitôt avec un vase.*)

GUILLAUME, *au moine.* Venez, brave homme, ma mère veut vous donner de quoi vous rafraîchir.

WALTHER. Venez vous reposer, et vous sortirez d'ici avec de nouvelles forces.

LE MOINE, *avec un regard effrayé et des traits décomposés.* Où suis-je? Dans quelle contrée, dites-moi?

WALTHER. Êtes-vous égaré? Vous ne savez dans quel pays vous êtes? Eh bien! vous êtes à Burglen, dans le canton d'Uri, sur la route de la vallée de Schachen.

LE MOINE, *à Hedwige qui revient.* Êtes-vous seule? Votre mari est-il à la maison?

HEDWIGE. Je l'attends au moment même. Mais qu'avez-vous! Votre visage ne me semble pas d'un heureux augure. Qui que vous soyez, vous êtes dans le besoin, prenez. (*Elle lui présente le vase.*)

LE MOINE. Quoique mon cœur et mes lèvres soient altérés, je ne toucherai rien que vous ne m'ayez dit...

HEDWIGE. Ne touchez pas à mes vêtements, ne m'approchez pas. Restez à distance si vous voulez que je vous écoute.

LE MOINE. Par ce feu qui brille dans votre demeure hospitalière, par vos enfants chéris que j'embrasse... (*Il prend ses enfants.*)

HEDWIGE. Étranger, quelle est votre pensée? Éloignez-vous de mes enfants. Vous n'êtes pas un religieux, non, vous ne l'êtes pas. Cet habit est un symbole de paix, et la paix ne respire point sur votre visage.

LE MOINE. Je suis le plus malheureux des hommes.

HEDWIGE. La voix des malheureux pénètre l'âme, mais vos regards m'ôtent tout élan.

WALTHER *s'élance*. Ma mère, voici mon père. (*Il court dehors.*)

HEDWIGE. O mon Dieu! (*Elle veut courir dehors, puis elle tremble et s'arrête.*)

GUILLAUME *sort*. Mon père!

WALTHER, *dehors*. Te voilà de retour?

GUILLAUME, *dehors*. Mon père! mon cher père!

TELL, *dehors*. Me voilà revenu. Où est votre mère? (*Ils entrent.*)

WALTHER. Elle est là sur la porte, et ne peut avancer. Elle tremble de peur et de joie.

TELL. O Hedwige, Hedwige, mère de mes enfants, Dieu nous a secourus! Nul tyran ne peut désormais nous séparer.

HEDWIGE *se jette dans ses bras*. O Tell, Tell, quelle angoisse ai-je souffert pour toi! (*Le moine devient attentif.*)

TELL. Oublie-la maintenant, et ne vis plus que pour la joie. Me voilà revenu; voici ma demeure. Je me retrouve au milieu des miens.

GUILLAUME. Où est ton arbalète, mon père? je ne la vois pas.

TELL. Tu ne la verras plus; elle est déposée dans un lieu saint; je ne la porterai plus à la chasse.

HEDWIGE. O Tell, O Tell! (*Elle recule, et abandonne sa main.*)

TELL. Qui t'effraie encore, ma chère femme?

HEDWIGE. Quoi!... quoi! te voilà revenu... cette main... je puis encore la presser... cette main... ô Dieu!

TELL, *d'un ton tendre et résolu.* Cette main vous a défendus, elle a sauvé le pays. Je puis l'élever librement au ciel. (*Le moine paraît vivement ému; Tell l'aperçoit.*) Qui est ce religieux?

HEDWIGE. Ah! je l'oubliais. Parle-lui. Son aspect me fait peur.

LE MOINE *s'approche.* Êtes-vous ce Tell dont la main a tué le gouverneur?

TELL. Oui, je le suis; je ne le nierai devant aucun homme.

LE MOINE. Vous êtes Tell. Ah! c'est la main de Dieu qui m'a conduit sous votre toit.

TELL *fixe ses regards sur lui.* Vous n'êtes pas un religieux. Qui êtes-vous?

LE MOINE. Vous avez frappé le gouverneur qui avait été cruel envers vous; moi j'ai tué un ennemi qui me refusait mes droits... C'était votre ennemi comme le mien. J'ai délivré la contrée de cet homme.

TELL, *se retirant.* Vous êtes... oh! c'est horrible... Enfants, enfants, rentrez... Va, ma chère femme... va. Malheureux! vous seriez...

HEDWIGE. Dieu! qui est-il?

TELL. Ne le demande pas. Va, va, tes enfants ne doivent pas l'entendre... sors de la maison... éloigne-toi... Tu ne peux rester sous le même toi que cet homme.

HEDWIGE. Malheur! qu'est-ce donc! Venez. (*Elle sort avec les enfants.*)

TELL, *au moine.* Vous êtes le duc d'Autriche? Vous l'êtes; vous avez tué l'empereur votre oncle et votre maître?

JEAN LE PARRICIDE. Il m'avait ravi mon héritage...

TELL. Tué votre oncle, votre empereur! Et la terre vous porte encore! et le soleil vous éclaire encore!

LE PARRICIDE. Tell, écoutez-moi, avant de...

TELL. Et couvert encore du sang de ton père, du sang de ton empereur, tu oses entrer dans mon honnête

maison, tu oses montrer ta figure à un brave homme, et réclamer de lui l'hospitalité?

LE PARRICIDE. J'espérais trouver de la commisération près de vous, car aussi vous avez tiré vengeance de votre ennemi.

TELL. Malheureux! oses-tu comparer l'œuvre sanglante de l'ambition avec la juste défense d'un père? Avais-tu à défendre la tête chérie de tes enfants? Devais-tu protéger le sanctuaire de ton foyer? Fallait-il préserver les tiens de la plus terrible catastrophe? J'élève vers le ciel mes mains pures, et je te maudis, toi et ton crime. J'ai vengé les droits sacrés de la nature; toi, tu les as profanés. Je n'ai rien de commun avec toi; j'ai défendu ce que j'avais de plus cher, et toi tu as assassiné.

LE PARRICIDE. Je suis sans consolation, sans espoir, et vous me repoussez?

TELL. J'éprouve un sentiment de terreur quand je te parle. Va-t-en, poursuis ton horrible route, ne souille pas la paisible maison où habite l'innocence.

LE PARRICIDE *se détourne pour sortir*. Je ne puis plus, je ne veux plus vivre.

TELL. Pourtant, j'ai pitié de toi... Dieu du ciel! si jeune et d'une race si noble, le petit-fils de Rodolphe, de mon empereur et de mon maître, poursuivi comme meurtrier, est là, sur le seuil de ma porte, sur mon pauvre seuil, suppliant et se désespérant. (*Il détourne la vue.*)

LE PARRICIDE. Oh! si vous pouviez pleurer! Laissez-vous émouvoir par mon sort, il est affreux. Je suis un prince, je l'étais, je pouvais vivre heureux si j'avais réprimé l'impatience de mes désirs. Mais l'envie me rongeait le cœur... Je voyais la jeunesse de mon cousin Léopold embellie par les honneurs, élevée à la souveraineté; et moi, qui étais du même âge que lui, j'étais retenu dans une servile minorité.

TELL. Malheureux! ton oncle te connaissait bien

quand il te refusait tes domaines et tes vassaux. Par la promptitude de ton action féroce et insensée, tu as toi-même cruellement justifié la prudence de ses décisions. Où sont les complices sanglants de ton crime?

LE PARRICIDE. Où les furies vengeresses les ont poussés. Depuis notre malheureux attentat, je ne les ai plus revus.

TELL. Sais-tu que la proscription te poursuit? que nul ami ne peut te recevoir, et qu'on doit te traiter en ennemi?

LE PARRICIDE. Voilà pourquoi j'évite les chemins fréquentés, voilà pourquoi je n'ose frapper à aucune porte. Je tourne mes pas vers le désert, je porte ma propre terreur à travers les montagnes, et quand ma malheureuse image se reflète dans un ruisseau, je recule avec effroi devant elle. Oh! si vous éprouviez quelque sentiment de pitié et d'humanité... (*Il se prosterne devant lui.*)

TELL, *se détournant.* Levez-vous! levez-vous!

LE PARRICIDE. Non, jusqu'à ce que vous m'ayez tendu une main secourable...

TELL. Puis-je vous aider? Que peut faire un pauvre mortel? Mais levez-vous... Si affreux que soit votre crime, vous êtes homme, vous êtes mon semblable... Personne ne quittera Tell sans consolation. Ce que je puis faire, je le ferai.

LE PARRICIDE *se lève et lui prend la main avec vivacité.* O Tell! vous sauvez mon âme du désespoir!

TELL. Laissez ma main, partez; vous ne pouvez rester ici sans être découvert; et si vous êtes découvert, vous ne pouvez compter sur mon appui. Où pensez-vous aller? Où espérez-vous trouver du repos?

LE PARRICIDE. Le sais-je? hélas!

TELL. Écoutez ce que Dieu m'inspire. Il faut que vous alliez en Italie, dans la ville de saint Pierre. Jetez-vous aux pieds du pape, confessez votre crime, et délivrez votre âme.

LE PARRICIDE. Ne me livrera-t-il pas à ceux qui me poursuivent?

TELL. Quoi qu'il fasse, soumettez-vous à la volonté de Dieu.

LE PARRICIDE. Comment arriver dans cette terre inconnue? J'ignore le chemin, et je n'oserai me joindre aux voyageurs.

TELL. Je veux vous indiquer la route. Écoutez bien : vous monterez le cours de la Reuss, qui se précipite impétueusement du haut des montagnes sauvages.

LE PARRICIDE. Reverrai-je la Reuss? C'est sur ses bords que j'ai commis mon crime.

TELL. Le chemin suit le bord de l'abîme; on y trouve un grand nombre de croix élevées en mémoire des voyageurs ensevelis sous l'avalanche.

LE PARRICIDE. Si je pouvais dompter les souffrances démesurées de mon cœur, je ne craindrais pas les horreurs de la nature.

TELL. Tombez à genoux devant chaque croix, expiez votre crime par les larmes d'un ardent repentir; et si vous parvenez à suivre heureusement ce terrible chemin, si du haut des montagnes les tourbillons de vent ne descendent pas sur vous, vous arriverez sur le pont. S'il ne s'écroule point sous le poids de votre crime, si vous le traversez sans accident, alors vous verrez une sombre entrée dans les rochers. Le jour n'y a pas encore pénétré. Vous la traverserez, et elle vous conduira dans une riante et heureuse vallée. Parcourez-la d'un pas rapide, car vous ne devez pas vous arrêter aux lieux où l'on trouve le repos.

LE PARRICIDE. O Rodolphe! Rodolphe! est-ce ainsi que ton petit-fils passe sur le sol de ton empire?

TELL. En montant toujours, vous arrivez sur la cime du Saint-Gothard, où deux lacs sont perpétuellement alimentés par les eaux du ciel. Là vous quittez la terre Allemande, et le cours riant d'un autre fleuve vous conduira en Italie, où est votre but. (*On entend le ranz des*

vaches et le son des trompes.) J'entends du bruit. Allez.

HEDWIGE *accourt.* Où es-tu, Tell? Voici mon père et l'assemblée joyeuse des confédérés.

LE PARRICIDE. Malheur à moi! Je ne puis m'arrêter parmi les heureux.

TELL. Va, ma chère femme. Donne à cet homme ce qu'il faut pour le rafraîchir, et charge-le de provisions, car sa route est longue, et il ne trouvera point de gîte. Va, hâte-toi. On vient.

HEDWIGE. Qui est-il?

TELL. Ne le demande pas; et quand il partira, détourne les yeux, afin de ne pas voir la route qu'il prend. (*Le parricide s'approche de Tell avec émotion. Celui-ci lui fait un signe de la main et s'éloigne. Quand tous deux sont sortis d'un côté différent, la scène change.*)

SCÈNE III.

Le fond de la vallée devant la maison de Tell; près de là, le côteau couvert de paysans qui forment différents groupes. D'autres descendent des hauteurs par un sentier qui conduit vers le Schachen. WALTHER FURST s'avance avec les deux enfants, MELCHTHAL, STAUFFACHER et quelques autres. Au moment où TELL paraît, on l'accueille avec des démonstrations de joie.

TOUS. Vive Tell le chasseur et le libérateur! (*Pendant que ceux qui sont sur le devant de la scène se pressent autour de Tell et l'embrassent, apparaissent Rudenz qui embrasse les paysans, et Berthe qui embrasse Hedwige. La musique accompagne cette scène muette. Un moment après, Berthe s'avance au milieu du peuple.*)

BERTHE. Amis et confédérés, admettez dans votre alliance l'heureuse femme qui, la première, a trouvé assistance sur la terre de la liberté. Je dépose mes droits entre vos fortes mains; voulez-vous me protéger comme votre concitoyenne?

LES PAYSANS. Oui, nous vous secourrons avec nos biens et notre sang.

BERTHE. Eh bien! je donne ma main à ce jeune homme. La libre citoyenne suisse devient l'épouse de l'homme libre.

RUDENZ. Et moi, je déclare libres tous mes serfs.

(*La musique recommence. Le rideau tombe.*)

FIN DE GUILLAUME TELL.

TABLE.

Prologue prononcé pour la rentrée du théâtre de Weimar. 1
Wallenstein. 5
Première partie. — Le camp de Wallenstein. . . . 5
Deuxième partie. — Les Piccolomini 39
Troisième partie. — La mort de Wallenstein. . . . 123
La Fiancée de Messine 253
Guillaume Tell. 343

Abbeville. — Imp. Jeunet.